

ÉPISODE 1 Rose comme une Maison Blanche

9h45 – 18 mars 2049 – Maison blanche – Washington DC – USA

« Président ?

– Mmh ?

– Vous êtes vraiment sûr ?

– De ?

– La couleur.

– Evidemment... »

L'assistant du Président était visiblement mal à l'aise. Très mal à l'aise même. Aussi mal à l'aise que la fois où sa mère, auto-convaincue qu'il chantait comme un dieu, enfin plutôt comme son chanteur à Youkoulélé et chemise à fleurs d'ex-mari, judicieusement parti avec une groupie décolorée, l'avait obligé à s'inscrire à « 30th century World Idol ».

S'en était suivi un changement d'école, dix ans de thérapie et une carrière militaire finalement avortée après un hymne passablement saccagé...

« Vous doutez, finit par interroger le Président ?

– C'est à dire que...

– C'est à dire que quoi ?

– C'est à dire... que... qu'une maison blanche... rose c'est... comment dire... un peu incongru...

– Un détail... Nous n'avons qu'à l'appeler la maison rose ! »

Le conseiller était à la fois fasciné et stupéfait par la simplicité du raisonnement du suprême édile. «Le champ de distorsion de la réalité», songea-t-il. Il avait lu

cette expression dans une biographie qui trainait dans un des nombreux WC de la maison blanche.

Car, oui, à la maison blanche il « trainait » encore des livres aux toilettes. Et qui plus est, en papier. C'était d'ailleurs leur principal intérêt.

Ladite biographie racontait par le menu, la trajectoire oblique du gourou d'une entreprise d'électronique grand public du XXème siècle, récemment canonisé par le Vatican.

Le président se méprenant sur l'attitude de son assistant, se rembrunit, et se fit subtilement menaçant.

« Vous n'avez rien contre le rose j'espère ? dit-il mielleusement, en chassant d'un revers de main une poussière imaginaire s'accrochant, de manière toute aussi fictive, à la manche de sa présidentielle veste...rose justement.

— Heu... non bien sûr... J'adôôôre le rose... », répondit l'autre avec une emphase à la limite du sarcasme.

Toutefois, le Président semblait flotter sur l'amer des sarcasmes et conclut d'un lapidaire :

« Bon alors très bien. Le sujet est clos. Allez-y ! »

Comme son assistant ne bougeait pas vraiment, hormis un léger balancement trahissant sa nervosité, le président s'impatienta.

« Et bien! Allez-y enfin.

— C'est que...

— C'est que ! C'est à dire que ! Vous allez exécuter mon ordre oui ou non à la fin ? Au lieu de me décliner toutes les variantes possibles de cette interjection exaspérante !

— J'ai juste peur que... les américains... vos concitoyens... ne soient pas prêt à voir un de leur symbole ainsi malmené... ils risqueraient de... de ressentir

ça comme en affront en quelque sorte. »

Après un petit temps, le même que celui nécessaire à la cocotte-minute pour se mettre en pression, le président reprit tout de rage contenu et de vapeur sifflante.

« Je suis qui moi ?

— Pppp...papa...

— Hein ?

— Papa...pardon ?

— Qui suis-je ?

— Heu... d'un point de vu métaphysique ou d'un point de vu...

— Suffit ! Quel poste est-ce que j'occupe ?

— Heu... Président des Etats unis d'Amérique ?

— Exact ! Ai-je été nommé à mon poste ?

— Heu... Oui.

— Non ! J'ai été élu. Je suis donc représentant et responsable de ceux qui m'ont fait confiance. J'ai donc ?

— Heu... Les pleins pouvoirs.

— Non! Enfin oui, ça aussi... Mais non autre chose... J'ai donc ?

— Heu... Un grand bureau?

— Mon Dieu mais ce que vous pouvez être crétin parfois. J'ai donc toujours

raison, soupira le Président.

— Ah, oui! Vous avez raison. Toujours. Bien sûr!

— Bien sûr... Mouais bon. Donc moi je vous dis que j'ai été élu parce que je prônais le fucking changement... Et mon premier fucking changement c'est ça! »

Après une petite pause assez théâtrale, mais sans petits fours ni flûtes de Champagne, il enfonça le clou :

« Vous voyez donc mieux, à la lumière de cet éclairage que je n'aurais pas cru nécessaire et qui me fait douter de la pertinence de votre présence à mes côtés, l'omnipotence et l'inexorabilité de mes décisions aussi iniques et coercitives puissent-elles être ? » car ainsi parlait-il parfois.

Bon, assez rarement, faut bien le reconnaître, la plupart du temps il s'exprimait plutôt comme un Texan qu'aurait bouffé un Australien, bien qu'il n'eut jamais mis les pieds, ni dans cet état de bouseux, de peur de se faire lyncher eu égard à son métissage improbable mais néanmoins visible, ni dans ce pays étrange où les souris sont grosses comme des chiens, se déplacent en sautant sur leurs pattes arrières, et charrient leur progéniture dans une sacoche ventrale au lieu d'y mettre, comme tout un chacun, leur portefeuille pour le prémunir de toute tentative de larcin. En plus bon, il s'était toujours méfié des pays qui n'ont pas de Président.

L'assistant acquiesça avec une obséquieuse joyeuseté :

« Mais bien sûr monsieur. Le bâtiment sera magnifique en rose !

— Ne soyez pas stupide, il sera affreux.

— Monsieur ?

— Vous êtes un imbécile. Définitivement. Il sera horrible. Mais il sera assorti à Poupette.

— Poupette ?

— Oui, Poupette. Vous en connaissez beaucoup des Poupette?

— C'est à dire que...

— Ah mais vous commencez sérieusement à me fatiguer avec vos « c'est à dire que » !

— A part votre chien...

— Mon caniche nain ! Pas un vulgaire chien. Mon caniche nain magnifiquement teinté de rose. Voilà... Poupette quoi. »

« Bon ça suffit maintenant, vous m'avez épuisé. Partez et allez donner mes ordres aux peintres. Ou alors, foi de Président des Etats Unis d'Amérique vous allez vous retrouver à assister notre ambassadeur au Tadjikistan.

— Bien Monsieur. »

Si on pouvait anatomiquement avoir les épaules au niveau des genoux, l'assistant serait à cet instant affublé de cette étrangeté morphologique.

Il tourna les poignets... enfin les talons.

« Et redressez-vous un peu, lui lança le président avec plus d'ironie que de méchanceté, on dirait que vous avez les épaules au niveau des genoux... ce qui est anatomiquement impossible. Et ici rien n'est impossible ! »

Au moment où l'assistant allait franchir la porte majestueuse et ostentatoire qui permettait jadis, avant que la barrière invisible anti-méchant et anti-oreilles indiscretes ne soit mise en place, de procurer sécurité et intimité, le président lança une ultime salve:

« Et en passant, faites-moi apporter une tasse de thé je vous prie.

— Bien monsieur. » Et il sortit... définitivement.

Car comme l'apprendrait bien plus tard le président, de manière concomitante à un léger sentiment de culpabilité somme toute, quand même, assez fugace : à peine l'assistant avait-il fait quelques pas et se retrouvait-il en

haut du grand escalier où se trouvait fortuitement un des peintres mandés, qu'il eut la malheureuse idée de l'interpeller, car celui-ci était de dos, l'épaule chargée d'une échelle. Ladite échelle opéra alors, de concert avec le buste du peintre, une rotation à 45° venant ainsi percuter les épaules de l'assistant qui bien que largement affaissées, les épaules pas l'assistant, ne purent éviter, notamment par manque d'autonomie cérébrale, la dure réalité métallique de l'outil du peintre, provoquant alors le déséquilibre de l'entièreté du corps, déjà bien malmené, du futur ex-assistant.

« Ex », car l'épilogue triste et douloureux de se déséquilibrer accidentel, fut une magnifique roulade sur l'intégralité du rampant de l'escalier, ponctuée de quelques petits cris aussi inutiles que poignants, et finalisée par le craquement létal de quelques deux ou trois cervicales.

L'assistant n'était plus.

ÉPISODE 2 Phony Game

C'est après une heure d'attente d'un thé qui ne vint jamais que le divin édile apprit, en voulant s'enquérir de l'inexplicable absence de sa boisson préférée, le tragique malheur qui avait touché, de manière somme toute définitive, son assistant et qu'on n'avait pas cru bon de lui relater auparavant. La foule anonyme du personnel interchangeable, ayant pensé, à juste titre que l'Elu avait probablement, en tant que maître du monde, ou quasi, d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'un détail aussi insignifiant, ce détail fusse-t-il assistant.

Après avoir écouté la nouvelle avec tout à la fois une compassion sourcilière et un flegme disant clairement, « La charge qui m'incombe est pleine de souffrance et de sacrifices, c'est le prix à payer », il ne fit rien.

La foule s'accordât à penser que l'accident de son assistant l'avait plus affecté qu'il n'avait la classe de le montrer.

En fait, cette foutue journée commençait bien mal, pensait-il en cet instant, l'heure du thé était passée.

Il retourna à son bureau, car en vérité il ne savait pas trop où aller sinon.

Une fois les quelques auto-flagellations judéo-chrétiennes de circonstance effectuées la tête entre les mains, il se reprit. Cependant qu'au dehors, on pouvait voir

par la fenêtre, passer de haut un bas, dans un cri quelque peu étouffé par la surprise et avec la grâce empesée d'un goéland mazouté, un corps vêtu d'une salopette maculée de peinture rose.

Le président, tout perclus de certitudes qu'il était, se demandait néanmoins, en cet instant qu'il ne saurait jamais derechef légal, ce qu'il pourrait bien faire pour se remonter le moral.

Aussi irritant eut-il été, la mort soudaine de son assistant l'avait, devait-il plus tard le reconnaître à son biographe officiel, quelque peu ébranlé. Et puis... Il n'avait pas la moindre idée d'où le défunt avait pu ranger son agenda. Tout cela le déprimait.

Il se décida à appeler le Président de ce pays insignifiant que l'on appelait la France. En effet, de tous les Chefs d'Etat dont il avait fait la connaissance quelques semaines plus tôt, juste après son investiture, celui-ci était le plus drôle par l'impression qu'il se faisait de la place de son état par rapport à la réalité géopolitique et économique réelle du monde.

Il lança donc sa main vers le combiné à cadran circulaire et vernis rouge, posé là pour correspondre aux canons fantasmagoriques d'une Hollywood auto-mythique... et un peu pour appeler les autres Présidents aussi.

C'est alors qu'une fois de plus, en quelques phrases, quelque chose d'inattendu et de potentiellement passionnant se passa : un autre téléphone sonna.

Il mît du temps à le trouver car c'était un téléphone normal.

« Oui?

– Monsieur le président ?

– Non, le pape !

– Ah ? Heu... Pardon... Je... Veuillez m'excuser, je me suis trompé de numéro. »

Au moment où son interlocuteur apparemment dépourvu de la moindre jugeote, allait raccrocher, le Président ajouta:

« Etes vous seulement idiot, ou vivez-vous dans une cave depuis 5 ans pour ne pas savoir que le pape est une femme, enfin est devenu une femme ? En plus, vous pensez vraiment que c'est si facile de joindre le pape au téléphone.

– Je... Monsieur le président, donc ?

– Avec une majuscule s'il vous plaît.

– Pardon ?

– Président, ça prend une majuscule bon sang !

– Mais...

– Qui êtes-vous ?

– Je suis le général Swooby.

- Swooby ?
- Monsieur, oui Monsieur !
- Quel nom idiot. Je vous connais?
- Bien sûr Monsieur, nous nous sommes rencontrés quelques jours après votre investiture, quand votre prédécesseur vous a présenté les « dossiers secret » tadam.
- Les « dossiers secrets tadam » ?
- Non les « dossiers secrets » tout cour.
- Mais vous venez de dire les « dossiers secrets tadam » ?!
- Tadam c'est le son qui vient toujours quand on dit « dossiers secrets »...

Tadam !

- Ecoutez je ne comprends rien à ce que vous racontez. »
- Le président marqua une courte pause.
- « Swooby vous dites?
- Général, insista-t-il, Swooby. Oui Monsieur le Président.
 - Oui oui je me souviens bien de vous, Général Swooby.
- Ce qui n'était bien évidemment pas le cas, bien que l'investiture data de quelques semaines.
- Très bien, poursuivit satisfait, le Général. J'ai quelque chose de la plus haute importance à vous montrer, enchaina immédiatement l'autre, de peur de perdre encore le fil.

- Vous avez trouvé une nouvelle variante de rose?
- Pardon ? »

Un des deux interlocuteurs commençait à être passablement énervé et l'autre passablement interloqué, mais allez savoir lequel.

« Le rose ! La couleur rose. Celle de mon chien Poupette, articula le Président comme si il s'adressait à un enfant.

- Ah ? Heu... Non pourquoi, j'aurais dû ?
- Mais bon sang à la fin, de quoi s'agit-il ?
- Pas au téléphone, monsieur le président, chuchota presque le Général.
- Un fax alors. On en a encore un qui traîne ici je crois. Je devrais pouvoir mettre la main dessus. Si vous saviez toutes les vieilleries qu'on trouve encore à la maison bl... rose. »

Il avait soudainement décidé qu'il était temps que tout le monde s'habitue à la nouvelle couleur et au nouveau nom du mythique bâtiment.

- « Pardon ? balbutia Swooby.
- Envoyez moi un fax, si le téléphone ne vous convient pas. Vous êtes sourd ou

la communication passe mal dans votre cave ?

– Ma... cave ? Non... Mais... Je voulais dire qu'il faut que vous veniez DIRECTEMENT nous voir, dit-il avec, dans la voix, autant d'urgence que d'excitation.

– Vous voir ? Directement ? Mais où, bon Dieu ?

– Mais au CDRDTDVET-ASIMOV bien sûr.

– QUOI ? Vous vous foutez de moi ? s'exclama incrédule le Président.

– Pardon ?

– Et puis cessez de vous excuser à tous bouts de champs. Qu'est-ce que c'est que ça le CDRDTDVET-ASIMOV ?

– Mais, Monsieur le Président, c'est le Centre De Recherche Des Traces De Vies Extra-Terrestre ASIMOV.

– ASIMOV ?

Ce nom lui disait vaguement pas grand chose.

– Oui, ASIMOV. On a rajouté ça parce que CDRDTDVET tout court était déjà pris par le Centre De Recherche Des Traces De Vies Extra-Terrestre.

– Et bien c'est normal. C'est la même chose, non ?

– Non ! Eux ce sont des charlatans ! »

Le président doutait. Il doutait tant que le terme doutait n'était plus assez fort. Il aurait fallu inventer un autre mot pour ça comme... comme... archidoutait par exemple.

Il archidoutait donc, car il n'avait pas la moindre idée de ce que l'autre, dont il avait déjà oublié le nom, lui parlait à l'autre bout du fil.

Il archidoutait aussi de sa santé mentale, et il archidoutait même d'être en train d'avoir cette conversation qui n'avait ni queue ni tête, ni le moindre thorax et la moindre patte arrière d'ailleurs. Mais ça avait l'air marrant, et puis cela lui changeait les idées. Il ne pensait plus du tout à son assistant. Pour tout dire il avait même oublié qu'il était mort.

Ce fut d'ailleurs bien des années plus tard une des causes du décès de son premier auto-biographe, qui se suicida à peine une semaine après avoir commencé les entretiens préalables à la rédaction du bouquin. Le second ne s'en sortit guère mieux d'ailleurs, et du être interné en hôpital psychiatrique. Seul le troisième réussit à y survivre, probablement aidé par sa nature cybernétique.

« Bien, finit-il par dire d'un ton décidé, je suis là dans trente minutes.

– Bien... bien... Mais... »

Le Général y allait prudemment, commençant à être quelque peu échaudé par les réactions imprévisibles de son interlocuteur.

« Quoi encore ?

– Ne pourriez-vous pas faire plus vite ?

– Pardon ? D'abord j'ai un emploi du temps très chargé, hein ? Je suis quand même le Président des Etats Unis d'Amérique, ne l'oubliez pas. En premier lieu je dois remettre la main sur mon assistant qui a disparu je ne sais où, et puis... et puis il faut bien le temps d'arriver.

– C'est que... interjeta le militaire avec toute l'assurance d'un soldat épileptique en plein champ de mines.

– C'est que quoi, bon Dieu, accouchez!

– Et bien... Nous sommes au sous-sol de la maison blanche. »

Le Président était atterré. Et encore archiatterré conviendrait mieux. Enfin si le mot existait.

« Monsieur ?

– Rose ! »

Il ne voulait pas perdre complètement la face, et se devait, pensait-il, d'affirmer son autorité.

« Je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est la Maison Rose dorénavant. Avec deux majuscules. Souvenez-vous en !

– B... bbb... bien Monsieur le Président. Mais... Nous restons néanmoins dans son sous-sol, sauf votre respect, quelle soit blanche ou rose, et cela revêt un code rouge.

– Un code rouge ? répondit le président avec un ton de compréhension soudaine, puis pensif il répéta, un code rouge. »

Bien qu'évidemment il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un code rouge, il eut l'intuition toute présidentielle que cela devait être important. Très important même.

Il ouvrit le tiroir secret de son bureau, si secret qu'on ne peut décrire ni où il se trouve, ni comment il y accéda, et en sortit une sorte de manuel de secours où était écrit «manuel secret dans le tiroir secret à n'ouvrir qu'en cas d'urgence tadam»

Il laissa un oxymore planer, oxymore qu'il décrirait plus tard à son auto-biographe survivant, comme: « un silence éloquent qui laissait planer le doute de la certitude de la gravité de l'insignifiant moment»

Puis il ouvrit le document.

Il arriva enfin, au bout de deux minutes de feuilletage, sur la page concernée où était écrit : «code rouge : bougez-vous le cul, nom de Dieu ! NB: Mais si émis par un responsable du CDRDTDVE-ASIMOV, code signifiant : Bougez vous le cul, nom de Dieu, on a enfin trouvé un véritable objet extraterrestre!»

Il reprit la conversation d'un ton calme.

« Putain de merde, j'arrive ! »

C'était le truc le plus intéressant auquel il avait été confronté depuis son accession au poste suprême. Avant ça c'était de repeindre la Maison Blanche en rose, c'est dire.

Il était d'ailleurs passablement déçu. Avant l'élection il avait fondé de grands espoirs sur son nouvel emploi. Il se voyait déjà, guerroyant à l'autre bout du monde contre Le Mal. Bien qu'il ne sache pas vraiment ce qu'était Le Mal. Mais après tout, il avait quatre ans pour l'apprendre. Et quatre autres années peut-être, pour y remédier.

« Bien Monsieur le président. » conclue le Général.

Mais comme le Général Swooby allait raccrocher, le Président ajouta.

« Général!

– Monsieur ?

– Que cela reste entre nous...

– Bien évidemment Monsieur.

– Non mais attendez que j'ai fini ma phrase bon sang! Que cela reste entre nous mais ... Je n'ai pas la moindre idée de comment on descend au sous sol. Pouvez-vous m'envoyer quelqu'un?

– Je... Surement... Je vous envoie Aziz.

– Aziz ?

– Oui, en fait il s'appelle Asimov, mais on l'appelle Aziz.

– Mais je croyais que c'était le nom de votre service?

– Non c'est juste Asimov là, Monsieur le Président. Et c'est aussi le nom de notre cyborgue.

– Nous avons un cyborgue ? Mais c'est génial ça ! Et il parle ?

– Monsieur le président... Pas maintenant... Le temps presse !

– Ah... Heu bien... Faites le venir ! Je vous rejoins. »

Et ils raccrochèrent... enfin.

C'est alors que, relevant la tête, le Président poussa un cri : « Arrrrrggghhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées, et qui, étrangement, lui rappellerait quelque chose.

ÉPISODE 3 Asimov I presume

Une silhouette humanoïde, mais d'une brillance toute métallique, se trouvait face à lui. Son cœur battait la chamade et il n'avait pas eu aussi peur depuis... ouf... voyons

voir... ah, oui ! Depuis la dernière fois qu'il avait mis Poupette chez le toiletteur, juste avant son élection, et qu'il l'avait récupérée, teintée de rose et le poil partiellement rasé.

Puis, bon gré mal gré, contre vents et marées, sans s'en apercevoir et sans y penser, il s'était fait à cette couleur, on peut même dire qu'il s'était mis à l'aimer, à tel point qu'il en avait fait sa couleur fétiche.

« Vous... Asimov ? » car, malgré tout, il avait, parfois, oublié d'être con. En tous cas, il avait une certaine mémoire... Parfois.

« Oui monsieur. Mais vous pouvez m'appeler Aziz. »

La... chose, laissait une impression bizarre, car malgré tout le soin qu'on avait porté aux intonations de sa voix et à ses expressions faciales, les deux n'étaient pas du tout coordonnées.

Le président ne savait trop sur quel pied danser. Bien que sa jambe droite le fît souffrir depuis longtemps. Il réussit cependant à se composer un certain flegme. Bien que les mots «comment, par où, en si peu de temps, thé et assistant» lui vinrent à l'esprit, il réussit à dire:

« Bon, très bien, allons-y, ne trainons pas »

Il se pencha pour remettre la chaussure qu'il avait enlevée à un moment qui n'a pas été décrit, car complètement inutile à la compréhension de l'histoire, mais utile pour soulager sa jambe droite douloureuse, qui avait, elle, déjà été évoquée.

Bien mal lui en pris car, quand il releva la tête, légèrement étourdi par l'afflux soudain et inhabituel de sang dans son cerveau, l'étrange tas de ferraille avait disparu.

« ASIMOV ? A... Aziz ? »

Il s'étonnait de sa disparition, mais tant de choses surprenantes étaient survenues depuis le début de la journée, et notamment l'heure du thé qui était passée, et encore où était son assistant ?

Il se leva et alla jusqu'à la porte de son bureau, pour jeter un œil dans le couloir, tel un suricate anxieux, ce qui n'était pas peu dire et pas loin du pléonasme. Il ne trouva rien de ce qu'il cherchait, pas plus de cyborgue que d'assistant, bien que la foule fût nombreuse, toute bariolée de rouge pompier et de bleu policier. Mais dans se brouhaha de corps excités, le stoïcisme de façade d'une poignée d'hommes en noir retint son attention.

Ils étaient disposés, on aurait dit posés, à des endroits stratégiques : en haut de l'escalier, devant la pièce spéciale où l'on préparait le thé et que le président avait fait aménager dès son entrée à la désormais ex-Maison Blanche, devant les toilettes et, bien sûr devant sa porte.

Il convient à ce moment, bien que brisant un suspense somme toute haletant,

de préciser enfin pourquoi, mais pourquoi diable, le président des Etats Unis d'Amérique faisait du thé une telle obsession. Car au pays de la santiago, du hot dog et du coca cola, une telle addiction avait l'air quelque peu incongrue.

Attention : certaines scènes peuvent heurter la sensibilité des pré-pubères, faire exploser l'acné des crétins boutonneux et pousser des cris d'orfraies aux jeunes vierges effarouchées.

Autrement dit, va y avoir du sexe !

C'est en remontant quelques quinze années en arrière, date à laquelle le jeune futur Président des Etats-Unis d'Amérique terminait des études satisfaisantes, quoique principalement achetées, que se situe le début de sa teaphilie.

Jeune diplômé donc, il partit, comme nombre d'anglo-saxons entre la fin de leurs études et leur entrée à la NRA ou leur transformation en femme au foyer désespérée de banlieue, faire un long voyage et découvrir le monde.

Après avoir traversé le tiers de l'Argentine sans toucher le sol, emporté par une banale bourrasque de vent patagonien ; s'être cassé l'orteil en jouant au foot avec une canette de soda sur la plage de Copacabana ; s'être encanaillé en allant boire du café dans un Coffee Shop d'Amsterdam ; avoir frisé l'emprisonnement au défilé élyséen du 14 juillet français, en ne chantant pas la Marseillaise ; avoir essayé de comprendre deux mots d'allemand ; avoir bu des tisanes avec les deux seuls polonais sobres de la Terre ; s'être vu déposer devant un tripot de Macao en étant pourtant monté dans un bus en direction de la Grande Muraille de Chine ; avoir fait le tour de la baie d'Halong, re-fait le tour de la baie d'Halong, re-re-fait le tour de la baie d'Halong jusqu'à ce qu'il finisse par accepter de s'acquitter de la taxe de débarquement, étrangement non-comprise dans son tour « tout-compris » ; après tout ça donc, et plus encore, il finit par atterrir, lors de son ultime étape, au pays de Kitano et Juliette je t'aime, l'Empire du Soleil-Levant, l'île aux lézards verts géant destructeurs : le Japon.

Si ses premiers jours furent aussi excitants qu'un dessert anglais ou qu'une campagne électorale française, ce qui n'était d'ailleurs pas plus mal après son éprouvant voyage, il ne tarda pas à faire la connaissance de Miko, étudiante en art du thé et plaisirs des hommes.

Ils passèrent les quelques semaines qu'il restait au jeune homme, à découvrir, pour lui, ou parfaire, pour elle, leurs respectives connaissances de la patrimoniale cérémonie du thé.

Ils goûtèrent mille et une saveurs et refirent mille et une fois les mêmes gestes, saturant leurs sens de mille et un parfums et de mille et une saveurs inconnues. Une

fois même, elle faillit lui laisser toucher ses seins.

Ils ne parlèrent jamais d'Hiroshima, même s'il lui dit « mon amour ». Ils ne parlèrent pas non-plus des kamikazes, même si ils survolèrent le mont Fuji. Ils n'évoquèrent pas plus les bébés à trois bras de la région de Fukushima, bien qu'il s'extasiât des millions de lumières du Tokyo by night.

En revanche elle lui fit visiter un élevage de sharpei, le faisant, par là-même, toucher du doigt la dure réalité de son futur aspect, lorsqu'il serait vieux.

Il eut ainsi, avec Miko, tout à la fois le goût de l'infini et celui de sa propre mortalité.

Au bout de son séjour, il envisagea, un instant, de rester au pays de Miyazaki et de Ken le survivant. Mais devant leur xénophobie patente et leur goût prononcé du kitch, il renonça.

A contrecœur, il quitta les sushis pour les ennuis, et Miko pour les glaces newyorkaises.

Voilà pourquoi, depuis ce jour il ne peut plus se passer une journée sans qu'il n'éprouve le besoin de boire du thé, saturant à nouveau ses sens de parfums réels et de souvenirs chéris. A cause de ça, et aussi un peu de ses origines sino-britanniques.

Attention : certaines scènes n'ont finalement pas eu de quoi faire abdiquer un Pape ou se confesser un marxiste. Autrement dit, les pré-pubères qui sont passés outre l'avertissement de départ, par curiosité libidineuse légitime à leur âge, en ont pour leur frais !

Mais revenons aux hommes en noir.

Il se souvenait bien d'eux. Il se souvenait surtout qu'on lui avait dit : « Monsieur le Président, ceci est votre garde rapprochée. Attention, mémorisez bien ces visages car, quand vous les verrez, c'est qu'un problème a lieu ou s'apprête à avoir lieu. »

Et en effet, tandis que le président se trouvait toujours dans l'embrasement de la porte de son bureau, un homme en bleu, qui se différenciait des hommes en noir par le fait qu'il était habillé en bleu donc, et qui semblait zélé par l'endroit dans lequel il se trouvait, s'était mis en tête de soutirer leurs témoignages aux hommes costumés de sombre professionnellement muets, et qui, de toute façon, n'étaient pas là au moment des accidents puisque cela ne concernait pas directement le président.

Mais ça, le représentant de la loi, de l'ordre et du racisme latent, il ne pouvait pas le savoir.

Cet homme-là donc, eut le geste malheureux de pointer le stylo qui lui servait

à consigner les témoignages sur son petit calepin, délicieusement rétro et témoin involontaire du manque de moyens de la maréchaussée américaine, bien que largement supérieurs à ceux de son homologue française ou italienne, vers la porte du bureau du Président.

Quel fut le moteur ayant prévalu à la réalisation de ce geste inconscient ? Personne ne le sut jamais vraiment, car malheureusement pour le malheureux, dans son malheur, le Président, comme nous le savons, se trouvait précisément à cet endroit, droit dans la ligne de mire du susdit crayon. Et ça, par contre, ça concernait directement les hommes en noir.

S'en suivit un bref mais intense concert de détonations, toutes issues de l'habile, rapide mais quelque peu irréfléchie garde rapprochée du Président.

Il avait de jolies nouvelles décorations, le policier zélé, même si en fait, il n'en avait pas vraiment d'anciennes.

Il avait l'air aussi beaucoup moins vivant le policier zélé, et beaucoup moins zélé aussi, d'ailleurs, pour tout dire.

Etrangement ces nouvelles décorations, pourtant d'un beau rouge vermillon, ne semblèrent pas emballer ses collègues en bleu qui décidèrent de concert d'en honorer à leur tour les revers sombres des hommes qui n'avaient plus rien de stoïques.

On ne sait pas trop pourquoi, mais le président lança alors : « mais arrêtez ! »

Puis devant, un, la tournure des événements et deux, la confiance totale qu'il avait dans sa garde pour régler, sinon calmement, du moins efficacement le problème et parce qu'il n'avait plus vraiment grand chose à faire dans l'encadrement de la porte, il la ferma. Et se retourna.

C'est alors que, relevant la tête, il poussa un cri : « Arrrrrgghhhhhhhh! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées et qui, étrangement, lui rappelait quelque chose. Le robot se trouvait devant lui.

« Où étiez-vous passé ? asthmatiqua le Président.

— Veuillez m'excuser Monsieur, mais je pensais que vous me suiviez, répondit l'être chromé sur un ton contrit, que contredisait une expression ironique voire légèrement sardonique.

— C'est bon maintenant je vous suis, pensa l'élu plus qu'il ne le dit.

La machine vaguement humaine le regardait d'un air étrange si bien qu'il rajouta, car il fallait rajouter pensa-t-il :

« Et... et nous ferions mieux d'y aller... Il n'est de toute façon pas possible d'avoir la moindre tasse de thé aujourd'hui. »

Et c'était la dernière fois, avant longtemps, qu'il allait se réjouir ou déplorer

l'absence ou la présence de la moindre tasse de breuvage amer. Car les événements, jusque là assez tranquilles, allaient quelque peu se précipiter.

L'agencement de rouages mécaniques à l'apparence anthropomorphique s'avança jusque devant son bureau, et le président le suivit, à le coller indécement, puis demanda :

« Et maintennnnnnnnnaaaaaaannnnnnnnntttt ? »

Au moment où il prononçait son inconsistante question, le sol s'était affaissé. Il pensa mourir, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il ne chutait pas plus vite que la vitesse d'un ascenseur et qu'il se trouvait sur une plate-forme carrée ayant visiblement, si l'on regardait vers le haut, ce qu'il fit, son double vide dans le plancher du bureau.

Il se tourna vers son accompagnateur ferrugineux et le questionna :

« Où sommes-nous ?

— Dans le descenseur.

— Dans l'ascenseur vous voulez dire?

— Non, le descenseur. L'ascenseur est dans un autre conduit. Pour des questions de sécurité, crut-il bon d'ajouter. »

Cet être-là était donc pourvu d'empathie, s'étonna le président.

« Et où allons-nous ? questionna-t-il car il ne pouvait grammaticalement l'affirmer.

— Au sous-sol, répondit le robot, même si cela aurait put être une question sans que la grammaire ne s'en offusque cette fois.

— Oui merci, je me doute bien, étant donné que c'est là que nous devons aller d'une part et que d'autre part nous descendons. Ce que je veux dire c'est... heu nous... heu... j'ai...

— ... formulé la réponse dans la question ? Oui Monsieur.

— Non mais... Eh oh ! Vous savez qui je suis ?

— Oui Monsieur le Président, vous êtes le Président des Etats-Unis d'Amérique.

— Bien. Ne l'oubliez pas !

Et leur conversation s'arrêta là, de même que leur descente d'ailleurs.

Un trait vertical lumineux se fit d'abord sur un des côtés de l'habitacle, puis ce trait devint un rectangle de lumière aveuglante et démiurgique. Les yeux du Président s'habituaient peu à peu à la cataracte de photons, et il vit que la lumière en question jaillissait d'une bête porte d'ascenseur. A ceci près que c'était celle d'un descenseur, terme dont il ne connaissait pas l'existence, et dont il doutait de la véracité d'ailleurs.

La machine bipède avança, suivie siamoisement par un Président peu sûr de lui et qui, en deux pas, le fut encore moins.

Il était tout à la fois apeuré, fasciné et émerveillé tandis que devant lui

s'étendait un immense dôme, immaculé et lumineux, dont on peinait à voir les parois et qui était occupé par tout un tas d'objets, instruments et véhicules tous plus improbables les uns que les autres.

Il fit halte et dans un soupir de jeune pucelle transie d'amour, souffla :

« C'est donc ça...

— Monsieur ?

— C'est donc ça le CDRDTDVET-ASIMOV...

— Non Monsieur, ici c'est le CDRDTDVET. Suivez-moi ! »

Le Président prit la main du tas de boulon, tant il ne voulait, ne pouvait tout à la fois le suivre et s'abreuver de ce qui l'entourait.

L'autre ne fit rien pour se dégager, et c'est main dans la main qu'ils arrivèrent devant ce qui semblait être une porte. La machine douée de parole posa sa main libre sur un carré bleuté, situé sur la droite, et de la porte s'ouvrit quasi instantanément.

Si on pouvait s'étonner du fonctionnement d'un appareil de reconnaissance digital sur les mains d'un robot qui n'en avait par essence pas, d'empreintes digitale, on s'étonnera alors qu'un mammifère au bec de canard et à la queue de castor puisse pondre des œufs. Et puis quoi ? Quelques incohérences n'ont jamais tué personne.

Le président entra.

La différence de luminosité était telle que, dans un premier temps il ne vit rien. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'il prit peur, car il se sentait pris au piège.

Le placard à balais dans lequel il venait de pénétrer était à peu près de la dimension de ses toilettes avec l'encombrement d'une salle d'archive. Et ce sentiment était renforcé par les trois paires d'yeux qui se fixèrent sur lui, d'un regard tout à la fois ravi et peut-être un peu dément aussi.

Une blouse, sûrement blanche à l'origine, enveloppant un corps défiant les lois de l'anatomie et de la physique newtonienne, et affublé d'une perruque d'un blanc verdâtre, se rapprocha en lui tendant un bras terminé par des pis de vache.

« Arrrrrgghhhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées et qui, étrangement lui rappelait encore quelque chose.

Il s'affaissa.

ÉPISODE 3 Bruce Lee Harvey Oswald

« Président ? Monsieur le Président ? »

L'homme, car c'était finalement de ça dont il s'agissait, s'était accroupi et

rapproché tout à la fois, ce qui représentait un mouvement des plus étranges.

« Monsieur le Président ? Président ? C'est moi, le général Swooby.

— Swoo... Swoo... Swooby ? balbutia le président du plus important pays du monde selon un récent sondage de 50 habitants du quartier de Delray, Detroit, Michigan.

— Oui monsieur le Président.

— Quel nom idiot.

— Mais... Vous... Vous allez bien ? »

Ce disant, il enleva le gant de caoutchouc rose qui enveloppait sa main droite, et la lui présenta de nouveau. Le Président des Etats-Unis d'Amérique se releva, comme s'était toujours relevée sa nation.

« Oui oui, je vais bien. Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en balayant la pièce d'un simple geste de la main qui était déjà trop ample pour embrasser l'étroit cagibi.

— Bienvenue au CDRDTDVET-ASIMOV, monsieur le Président ! lança joyeusement le général. »

S'en suivit un silence que le Président décrira plus tard, à son biographe survivant, comme « embarrassant », tandis que les mémoires du général le retranscrivent comme « impressionné ».

Bruce Lee Harvey Oswald, car tel était le nom, compliqué mais ô combien évocateur, du Président, se releva en s'aidant conjointement de la paroi du mur et de son dos.

« Je... » Bruce Lee reprenait ses esprits, et, ce faisant, il décida de rebrousser chemin bien qu'il ne fût pas tellement sûr du chemin à rebrousser.

« Mais... Monsieur le président, où allez-vous ? » s'enquit le général sur un ton de tristesse mélangée de surprise, tandis que, de toute façon, Aziz barrait définitivement le passage au suprême édile.

Sans prendre la peine de se retourner, le Président répondit :

« Je retourne à mon bureau, car visiblement il s'agit d'une farce. J'ai d'autres terroristes à fouetter, ou pour parler crûment, d'autres choses à foutre !

— Pourquoi dites-vous ça ? Vous avez parlé au général Mac Kenzy ? »

Le Président se retourna.

« Qui ?

— Le général Mac Kenzy, le responsable du CDRDTDVET.

— Mais non, je ne sais même pas qui c'est. Maintenant, laissez-moi sortir ! ordonna BLHO.

— Mais, monsieur le Président, j'ai quelque chose à vous montrer de la plus haute importance, supplia le gradé.

— De la plus haute importance ? De la plus haute importance ? Mais vous croyez quoi, général Snoopy ?

— Swooby, monsieur, général Swooby.

— Snoopy, Swooby, franchement je m'en contre-fous gé-né-ral, si tant est soit-il que vous le soyez vraiment, général. Et si c'est le cas, je me demande bien quel est le neuropathe qui a bien pu vous honorer un jour de ce titre. Vous avez « quelque chose de la plus haute importance à me montrer » ? Mais bordel de merde ! Vous croyez quoi ? Vous croyez que je passe mes journées à repeindre des maisons ?

— Je...

— Je suis sans arrêt sur des sujets de «la plus haute importance», hurla le président car il était nervous-break-down, ou peu s'en fallait à une traduction approximative près. Je suis moi-même «de la plus haute importance», reprit-il, et si vous croyez que je n'ai que ça à faire de venir voir des espèces de tarés hallucinés enfermés dans un placard à balais du sous-sol de la maison rose à se pignoler la croyance sur de supposées vies extra-terrestres, vous vous fourrez le tentacule bien au-delà de l'estomac ! J'ai été vraiment stupide d'accourir à vos pathétiques sous-entendus mâtinés de code rouge.

Le président haletait.

« Justement, reprit le général meurtrit, elle existe.

— Quoi donc ?

— La supposée vie extra-terrestre.

— Mais oui, bien sûr, je sais. J'ai d'ailleurs pris l'initiative d'allouer des crédits à la construction d'un engin spatial, capable de nous amener vivant, et en moins d'un mois, jusqu'à Mars, afin d'y établir un avant-poste d'exploration de toute la voie lactée.

— Ah bon ? Mais c'est génia...

— Mais non ! Sombre crétin des îles, mythomane autoalimenté, acrotère vivant, paramécie zygomorphe, cria le président. Tout ça n'est que de la foutaise en barre et vous un dangereux monomaniacque. Vous me faites perdre mon temps et vous risquez de gros ennuis. »

Il avait l'index menaçant, pointé juste sur le bout du nez du général.

« Mais... Monsieur... je vous assure que... accordez-moi cinq minutes... je vais vous montrer... vous convaincre que... »

Le général Swooby était à court d'arguments, bien qu'il n'en eût pas utilisé beaucoup. Car, s'il s'était penché très jeune sur la vie au-delà de la Terre, c'est bien que

la vie sur la Terre lui posait quelques problèmes, surtout au niveau relationnel avec ses congénères.

Un silence passa dans une soucoupe volante.

« Je retourne à mon bureau, décréta après un certain temps, voire un temps certain Harvey Oswald, et n'essayez pas de m'en empêcher, ajouta-t-il face à face avec le robot.

— Monsieur, reprit le général, tout ceci prend une tournure toute désagréable, très soudaine, et fortement inattendue. Si vous voulez partir, nous n'avons ni l'envie, ni le droit, ni le pouvoir de vous retenir. »

Et il fit un signe de la tête au robot. Signe qui devait signifier pour lui « c'est bon, laisse-le passer, il ne comprend rien ». Sauf que l'autre, pour dieu sait quelle raison, n'obtempéra pas. Mais alors pas du tout. Quelqu'un aurait tout aussi bien pût lui ordonner de se transformer en statue de marbre que ça aurait eu exactement le même effet.

Le Président se cabra comme un Combattant face à son reflet.

« Vous me séquestrez ?

— Mais non, monsieur le Président, bien sûr que non ! puis il rajouta à l'adresse du robot, Aziz, pousse-toi, nom d'un gluon. ! »

Mais Aziz, Asimov, ni aucun de ses boulons ne bougea.

La tension était à son comble, le comble sous la maison rose et la rose sous le fumier.

On en était là depuis une éternité en temps subjectif, et trois minutes en temps réel, quand soudain : deux minutes supplémentaires passèrent.

Et après cinq minutes donc, on en était toujours là.

Arbitrairement, prenons une orientation nord-sud et situons la scène : à l'est, un robot, du genre pas commode, bloque de sa masse métallique une porte qui de toute façon n'était pas ouverte et qui se confondait avec le reste du mur ; à l'ouest un savant, probablement fou avec la panoplie vestimentaire idoine, au titre ronflant et potentiellement usurpé de « général », flanqué de deux acolytes visiblement issus du même moule mais qu'il n'est pas utile de décrire plus en avant car uniquement présents pour remplir l'espace déjà étroit de la pièce et amplifier le sentiment de claustrophobie ; au nord une paroi ; au sud une paroi ; et à la croisée des axes nord-sud et est-ouest, un Président pas franchement content, légèrement anxieux et passablement à bout de nerf.

Métaphoriquement, on pourrait décrire la chose comme une coccinelle coincée entre deux hannetons dans une boîte d'allumettes, ou encore résumer le tout par :

« c'était un peu coincé tout ça ! ».

Mais en cet instant d'extrême tension, et malgré le flot d'invectives qui aurait pu laisser penser le contraire, le Président n'oubliait pas sa charge, ni son statut, ni la prestance qui devait en découler. Il se ressaisit donc, se redressa car il s'était légèrement affaissé et dit :

« Général, je vais oublier tout ça. Je vais oublier votre effronterie, je vais oublier que vous m'avez forcé à venir ici. Je vais oublier que...

— Mais monsieur le Président, vous êtes venu de votre plein gré.

— Silence. Et c'était dit plus comme une imprécation magique, avec geste circulaire de la main, paume en avant, que comme un ordre. Je vais donc oublier tout ça. Je vais même oublier jusqu'à votre existence. Je vais tranquillement remonter à mon bureau, appeler mon assistant et lui demander un thé. Après ça je prendrai des décisions comme déclarer ou pas la guerre à un pays qui a l'outrecuidance de ne pas se soumettre à notre impérialisme économique-culturel, résorber un taux de chômage alarmant, accorder, ou pas, la grâce à un condamné à mort, et autres bagatelles du même acabit. Et vous... Monsieur Swooby, vous disparaîtrez définitivement de ma vie. Suis-je clair ? »

Que répondre à ça si ce n'est :

« Bien monsieur le Président.

— Maintenant dites à votre tas de ferraille de me laisser passer !

— Bien monsieur. Aziz, pousse-toi de la porte et laisse passer Monsieur le Président ! »

Mais l'autre ne bougea pas d'un iota, malgré l'ordre et le pas que fit le Président dans sa direction.

Bien au contraire il attrapa l'épaule du moins en moins suprême édile, et l'emmena, très visiblement contre son gré, à un coin de la pièce. Bruce Lee Harvey Oswald en avait bien fini avec l'affolement, et c'est d'un ton froid à vous glacer le sang qu'il dit :

« Swooby, vous le regretterez.

— Mais monsieur, je n'y suis pour rien ! »

Et le déroulement des événements, autant que le ton de sa voix, montraient très clairement qu'il disait vrai. Il rajouta d'ailleurs :

« ASIMOV! Lâche-le ! Mais qu'est-ce que tu fais? C'est le Président. Tu as disjoncté ou quoi ? »

Et pour la première fois depuis qu'ils étaient rentrés dans la pièce, le robot se mit à parler.

« Général, je fais cela pour notre bien à tous. Vous n'êtes pas un fou. Ce que vous avez trouvé est, il insista sur le « est », ce que vous dites. Le Président est juste un peu tendu par les événements qui sont survenus jusqu'ici. Il essaye de se composer un comportement à l'image de sa charge, mais il a un bon fond. Lorsqu'il aura vu ce que vous avez à lui montrer, il se calmera et vous écoutera. En attendant je fais ce qu'il faut pour que cela arrive. »

Le ton de sa voix, ce qu'il disait s'accordait pour une fois avec l'expression de son visage.

« Maintenant, reprit-il, montrez-lui. »

Le général Swooby était pantois. Tout cela lui échappait. Il n'avait prise sur rien, et se retrouvait à obéir à un robot, à son robot.

« Monsieur le Président je suis... désolé... Je ne sais pas ce qui se passe. Aziz a... semble... enfin... Il a perdu l'esprit... enfin ce qui lui sert d'esprit... Je... Je suis navré de vous avoir entraîné là-dedans...

— Général, cessez de pirouetter. Faites ce qu'il vous dit. Montrez-moi ce qu'il y a à me montrer, et finissons-en. »

Le président retrouvait petit à petit toute l'étendue de l'autorité que lui conférait son statut de Président des Etats Unis d'Amérique, bien que sa position ressemblât plutôt à celle d'un dictateur auto-proclamé en fin de carrière.

« Bien monsieur. »

Maintenant que des décisions avaient été prises, chacun se détendit un peu. Mais Bruce Lee n'avait pas l'intention de rentrer dans le jeu de Swooby et de son familier robotique.

En revanche l'autre s'était replongé presque instantanément dans son monde fantasmagorique extra-terrestre. Il était excité, comme un présentateur de météo, en s'approchant du coin de la pièce où se situaient toujours ses deux acolytes qu'on avait presque oubliés tant ils ne servaient, jusqu'à présent, à rien. Néanmoins, ils encadraient un objet de la taille de quatre boîtes à chaussures, empilées côte à côte deux par deux, mais qu'on ne pouvait que deviner dans la mesure où il était recouvert d'un petit drap blanc.

Les yeux écarquillés, comme frappé par la vision hallucinée d'une Lucy in the Sky with Diamonds en robe blanche translucide, Swooby souffla :

« Monsieur le Président le voilà!

— Quoi ? Ça ? »

Le président était interloqué. Plus qu'interloqué même, archi-interloqué si ce mot existait. Ses yeux n'en croyaient pas ses oreilles.

« Est-ce que par hasard vous ne vous foutriez pas encore de ma gueule général, et il appuya bien sur général, chose qu'il rêvait dorénavant de faire concrètement. Tout ça pour un drap blanc ?

— Un quoi ? Swooby tourna la tête vers l'objet caché. Mais non, monsieur. Attendez. »

Swooby regarda un de ses deux acolytes.

« Veuillez procéder, ordonna-t-il en effectuant un geste montant des deux bras, paumes vers le haut, tel un chef d'orchestre faisant monter la sauce.

Mais l'autre, l'acolyte, enfin un des deux car c'est à lui que s'adressait le geste, ne bougea pas d'un pouce ni d'un pied d'ailleurs car non seulement il préférait le système métrique, mais aussi il ne comprenait pas ce que le général lui demandait.

« Professeur Swooby... allez ! lança-t-il, impatient, avec un geste nerveux qui n'avait plus rien d'orchestral.

— Attendez! le président s'exprimait. Il s'appelle aussi Swooby ? Comme vous ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? C'est votre frère ?

— Heu... non... c'est... c'est... c'est plus compliqué que ça monsieur le président... c'est... nous n'avons pas le temps maintenant, je vous expliquerais ça plus tard si vous le voulez bien. Ce que j'ai à vous montrer se trouve sous le drap. »

Puis se re-re-retournant vers son comparse, car, auparavant, il s'était re-retourné vers le Président, au risque de se voir bloquer par un torticolis douloureux :

« Professeur Swooby, vous voulez bien soulever le tissus s'il vous plait ? » demanda-t-il sans chaleur dans la voix.

Le professeur s'exécuta et révéla un objet fascinant : un cube.

ÉPISODE 5 Un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire

Un cube noir.

Un cube noir aux proportions et à la découpe parfaites. Les angles étaient aussi fins et aigus que deux lames de rasoir accolées à quatre-vingt-dix degrés, et l'objet ne semblait, au premier abord, pas receler la moindre trace d'assemblage.

Le Président, malgré son acrimonie et ses réticences, sa légère frousse et sa lassitude, son envie de retourner dans son bureau et celle de pisser aussi, tendit un doigt anxieux et fébrile, mais avide et désireux, vers la boîte noire si, faute de mot adéquat, on pouvait la déprécier ainsi.

« Président ! », cria Swooby.

Le Président sursauta.

« Ne vous en approchez pas, on ne sait encore rien de cette... chose. Enfin, de ce fascinant objet extra-terrestre.

— Qu.. Que ? Quoi ? Vous... vous ne l'avez pas étudié ? »

Le Général était légèrement gêné aux entournures, ainsi qu'entre le col et le cou.

« A vrai dire... non. Nous vous avons appelé dès que nous l'avons reçu. », répondit un Swooby sûr que le Président n'allait pas apprécier sa réponse, aussi sûr qu'il savait que qu'un bit était ouvert ou fermé.

Bruce Lee Harvey Oswald se retourna vers le général Swooby, dont il était déjà assez proche. Assez proche pour que le regard qu'il planta dans ses yeux fût littéralement fondre le susnommé Swooby.

« Vous voulez dire que vous m'avez fait venir pour un voir un cube dont vous ne savez rien ? Pas même s'il est d'origine extra-terrestre ou chinoise ? Swooby, vous me faites ch...

— Non, non monsieur le Président, son origine nous en sommes sûr, mais pour le reste... Oui je le reconnais, nous n'en savons guère plus.

— Comment ça, vous êtes sûr de son origine extra-terrestre ? Vous ne l'avez pas étudié. D'où vient-t-il ? »

La légère hésitation du général Swooby fit redouter le pire au Président Lee, et en effet :

« De... de devant notre porte... je...mon... monsieur le Président, répondit le Général qui commençait visiblement à douter lui-même.

— Quoi ???

— Mais il y avait un mot avec, s'empressa de rajouter le scientifique au titre militaire.

— Un mot ?, répéta Bruce Lee Harvey Oswald, les yeux écarquillés et la mâchoire pendante, bien que prononcer le son « meu » avec la bouche ouverte ne soit pas une sinécure.

— Oui monsieur le Président, un mot... Un mot qui disait : « Veuillez trouver, ci-joint, un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sincères salutations. » »

Un long silence passa, si long qu'un train aurait pu siffler largement plus de trois fois, qu'un ange aurait pu passer en faisant la planche et qu'un paresseux aurait pu

piquer un 100m.

Bruce Lee Harvey Oswald, 49ème Président des Etats-Unis d'Amérique, était hors de lui, mais paradoxalement tout de colère contenue.

« Général... êtes-vous complètement débile ou vous foutez-vous définitivement de ma gueule ?

« Monsieur ?, il était choqué, très audiblement. Je vous assure que je ne me moque en rien de vous.

— Ah !

— Et je ne pense pas non plus être débile, rajouta-t-il ne sachant pas très bien comment interpréter le "Ah !" du Président.

— Swooby... Général... Ecoutez un peu. Si je vous avais laissé un colis devant votre porte avec une vierge remplie d'eau bénite et un petit mot sur lequel est inscrit : « Monsieur, ceci est la preuve que mon cul est sacré et qu'il existe une vie au-delà de mon anus et cette madone pourrait vous y conduire, veuillez agréer Monsieur l'expression de mon sincère foutage de gueule » et que vous débouliez chez, au hasard, le Président d'un Etat, pour lui dire que vous avez une preuve irréfutable de l'existence de Dieu, vous ne croyez pas qu'il aurait une légère tendance à l'incrédulité, voir à la suspicion , ce Président ?

— ...

— Mais nom de dieu Général ! Vous vous rendez compte de ce que vous me dites au moins ? JE-VEUX-ME-CASSER-D'ICI ! »

Bruce Lee hurlait.

« Monsieur... mais... enfin... Calmez-vous.

— Que je me calme ? Que je me calme ? Mais je vais vous en administrer moi des calmants. Général, si les cons étaient sur écoute, il n'y aurait pas besoin de micro pour vous espionner.

— Monsieur ? Vous pensez vous aussi qu'on nous espionne... Et se parlant soudain à lui-même : « Ah... je le savais... sûrement un coup de ce salaud de général Mac Kensy. » »

Et il continua à marmonner tout bas.

Le comportement sinoque du Général eut raison de l'emportement du Président.

« Allons Général, souffla le Président sur un ton apaisant et prudent. Faisons ça simplement, tranquillement. Nous allons tous sortir d'ici et aller calmement discuter dans mon bureau où nous seront servies des boissons rafraichissantes et où j'aurai tout loisir de convoquer le Ministre de la Défense afin qu'il vous octroie les crédits que vous méritez pour poursuivre vos recherches. »

Après un silence durant lequel l'autre ne semblait pas le moins du monde avoir pris en compte l'offre de Lee, le Général reprit, sans même le regarder, d'un ton mystérieux.

« Ce ne sera pas utile, mes recherches sont terminées, monsieur le Président. Elles sont terminées avec cet « objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire ».

— Non mais vous plaisantez là ? Ce n'est qu'un cube ! s'exclama, sans trop d'espoir, Bruce Lee.

— Non. Il y a autre chose.

— Comment ça, autre chose ? » demanda le Président, mais on s'en serait douté car il ne pouvait sagement pas l'affirmer.

Et le Général claqua des doigts en direction de son acolyte homonyme, qui ne réagit pas.

Il le fusilla du regard, mais il ne broncha pas plus. De guerre lasse, et dans un soupir appuyé, le Général s'approcha lui-même du cube et d'un geste respectueux le retourna.

« Voilà !, lança-t-il en s'écartant de l'objet avec un mouvement des bras très théâtral, nous n'avons pas eu le temps de l'examiner, c'est vrai, mais nous avons tout de même remarqué ça. »

Sur la face qui était jusqu'à présent tournée vers le sol apparaissait un symbole.

« Fascinant, murmura les dents serrées, l'édile qui n'avait plus aucune superbe.

— N'est-ce pas ? répondit Swooby.

— Mais non, bougre de crétin ! éructa Bruce Lee Harvey Oswald. Ce n'est qu'un symbole sur la face noire d'un cube.

— Mais... mais... bégaya-t-il, vous ne reconnaissez pas ce signe ?

— Quoi ? Non ! Pourquoi ? Je devrais ?

— Mais enfin. Regardez de plus près Monsieur. »

Le Président s'approcha et se penchait en avant quand :

« Non attendez ! »

Il sursauta et son cœur s'emballa. Ce qui ne lui était plus arrivé depuis qu'il avait quitté le Japon et la suave Miko.

« Putain mais vous êtes vraiment con, Swooby, vous m'avez fichu la frousse. Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est vous qui m'avez dit de regarder de plus près. C'est une sorte de blague ? De running gag ? Si c'est le cas, ce n'est non seulement pas drôle mais ça me donnerait presque envie de rétablir la peine de mort et d'y ajouter l'écartèlement, pour les crétins dans votre genre.

— Mais... La peine de mort est abolie ?

— Non ! Mais elle le sera avant la fin de mon mandat, dès que je me serai personnellement occupé de vous !

— Monsieur ! Le ton était réprobateur avec un soupçon de trouille aussi. C'est que... comme je vous l'ai dit nous n'avons pas eu le temps de l'étudier et je ne sais vraiment pas ce qui pourrait se passer si vous le touchiez.

— Général ? C'est définitif ! affirma Lee avec les intonations de la confiance.

— Ah ? Heu... mais quoi donc Monsieur ? Qu'est-ce qui est définitif ?

— Vous êtes con !

— Ppppa... papa...

— Hein ?

— Pardon ?

— Vous l'avez touché en le retournant. Et même probablement avant, pour le mettre face contre terre, vu que vous saviez déjà qu'il y avait un symbole.

— Oh my Dieu.... oh mon God... »

Swooby regardait ses mains avec fascination et horreur, les retournant dans tous les sens, enfin sauf dans le sens que lui interdisait l'absurdité anatomique qui voulait que, quoiqu'on fasse, les mains restaient toujours reliées aux bras par les poignets.

Alors que ses acolytes se rapprochaient de lui sans mouvement apparent, tels des spectres sur coussin d'air, ce qui fit d'ailleurs passer un frisson sur toute la colonne vertébrale du Président, le général Swooby semblait de plus en plus absorbé dans la contemplation de ses mains.

Ils finirent, le Général et ses deux acolytes, dont au moins un homonyme, par se retrouver en cercle, les têtes baissées autour des fameuses mains qui ne cessaient leur étrange ballet, ce qui finit par donner à la scène un aspect sinon irréel, tout du moins mystique, voire ésotérique, et pour tout dire proprement flippant.

Le Président qui était maintenant partagé entre la peur, la lassitude et l'énervement le plus total intervint.

« Swooby! »

L'autre ne réagissait pas.

« Général bon sang !! »

Et il finit par tourner la tête vers le Président, les pupilles dilatées, l'œil hagard.

Puis il focalisa.

« Monsieur le Président ? dit-il comme au sortir d'un rêve.

— Général... ce symbole... qu'est-ce donc?

— Symbole ? »

Le président dont la rage n'était pas vraiment retombée, s'approcha du savant fou car peu d'autres termes ne pouvaient définitivement aussi bien le décrire, et le secoua par les épaules.

« DI-TES-MOI-CE-QUE-C'EST-QUE-SYM-BO-LEUUUUU!!! »

« Le symbole? Ah... oui... oui, il semblait se réveiller enfin. C'est ... mais c'est une pomme, enfin.

— Une... pomme ? Mais ça n'a rien d'une pomme.

— En fait, un trognon de pomme, dit l'homonyme du général, à la grande surprise de tous et d'une voix tout ce qu'il y avait de plus saine.

— Ça c'est vous qui le dites, répliqua, venimeux, le Général.

— Général Professeur, vous êtes un grand scientifique mais votre foi vous aveugle. Pourquoi ne voulez-vous pas reconnaître qu'il s'agit d'un trognon, et non d'une pomme entière ?

— Professeur vous êtes un piètre scientifique mais un très bon assistant, restez donc à votre place. »

Et l'homonyme recula de la même manière qu'il s'était avancé, en spectre sur coussin d'air, pour se positionner à gauche du cube.

Le Président écoutait et regardait la scène d'un air incrédule, tant tout ceci dépassait, et de loin, son entendement.

Il se désespéra :

« J'en ai par-dessus la Lune de vos conneries, cette fois je me casse ! Mais ne croyez pas que nous allons en rester là, Général de mes deux. Préparez-vous à avoir de mes nouvelles rapidement, et je peux vous garantir qu'elles ne revêtiront pas les atours d'un faire-part de mariage. Elles ne vous feront pas plaisir. »

Sur ce, il se retourna et se dirigea vers la porte.

Oh pas bien longtemps en fait, car la porte n'était qu'à un mètre environ de lui et surtout, Aziz, entra en jeu. Lui qui brillait, depuis son éclat, par sa discrétion, donna de la voix, une voix de stentor.

« Monsieur le Président! tonna-t-il, alors qu'il affectait un rictus proche du sourire bienveillant. »

Et le Président se figea d'effroi.

« Vous n'allez pas partir ! Vous allez vous tourner et venir toucher le trognon lumineux situé sur la face naguère cachée de l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Ah ! Vous voyez ! Lui aussi pense que c'est un trognon, murmura assez fortement l'assistant, à l'adresse du Général.

Bien qu'une réponse cinglante fusât dans l'esprit de ce dernier, le reste de son corps, à commencer par ses lèvres, ne suivirent pas. Il était trop accaparé par l'étrange comportement du robot, car celui-ci, non content d'ordonner au Président, le saisit pour la seconde fois par l'épaule et le mena tout près du cube. Puis de sa main libre il attrapa une de celles d'un Président statufié par l'incrédulité, en déroula l'index dont il plaqua l'empreinte digitale sur le trognon lumineux.

Un éclair jaillit et une silhouette évanescence apparue. Tout le monde prit peur et se regroupa précipitamment dans le coin opposé de la pièce, sauf le Président, dont l'androïde n'avait pas lâché la main, qui poussa un cri : « Arrrrrgghhhhhhh!!! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées, et qui, étrangement lui rappelait encore et toujours quelque chose.

La forme qui se révélait, et n'aurait d'ailleurs de cesse de le faire tant elle demeurerait instable, avait un aspect vaguement humanoïde, si ce n'était l'étrange disproportion entre sa tête et le reste de son corps.

Dire que l'Être, qui n'en finissait plus d'apparaître, était hydrocéphale serait un euphémisme. Il avait plutôt l'air d'un bâton emmanché sur une montgolfière que d'un être humain terrestre ; le genre de chose qu'on ne peut rencontrer que dans les bouquins de SF... ou les films de SF... ou les BD de SF... ou les jeux vidéo de SF... ou les SF de SF... enfin tous les trucs contenant SF.

Il s'exprima d'une voix bizarre. D'autant plus bizarre qu'elle ne semblait pas passer par les conduits auditifs mais directement s'adresser au cerveau.

« monsieur le de la terre, je vous »

Dans la pièce, sous la Maison Rose, un silence ophtalmo-cyclonique lui fit écho.

« Peut-être êtes-vouset surpris par événements. »

Personne ne bronchait, mais des mâchoires s'affaissèrent.

« Mais n'ayez cr....e, je viensvous en »

Le deuxième assistant s'écroula, victime d'un arrêt cardiaque. Les autres ne bronchaient pas, hormis Aziz qui jouait avec ses doigts, en faisant des « clacs, clacs » horripilants à souhaits.

« L'.....parfait, un objet extra-terrestre la pr...uve irréf...able qu'il existe et qui pourrait même conduire, que je vous ai fait recommandé sans ac...sé de réc....ion, est la conc...tion de vos d..... »

« Aïe ! Mais qu'est-ce qui vous prend Swooby ? » Le Général venait, afin de s'assurer qu'il ne rêvait pas, de pincer fortement Bruce Lee, qui s'était rapproché à la faveur du relâchement d'Aziz.

« Cet objet est le frère... de notre la plus.....ancé. Il s'agit d'unseau inte.....lan...ou plutôt d'une pa.....d'un va.....au inter.... devrais-je dire. J'ai aussil'autres parties du à d'aut..s per...nnes de chez vous. Vous devez donc vous rendre àroit où grand. Là, tous less'agenceront et nous, enfin vous, pourrez partir pour toursmais avant tout pour la »

Et, ce qui ressemblait à un hologramme se mit à disparaître après s'être logiquement tu.

S'en suivit un temps, assez court selon la police, mais très long selon les organisateurs.

Puis les langues se délièrent.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda le Général au Président, sans même lui adresser un regard.

— Je n'en ai pas la moindre idée générale, Général, dit le Président d'une voix monocorde, ni d'idée précise non plus d'ailleurs, rajouta-t-il.

— On dirait que ça à voir avec l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Oui, on dirait bien, confirma le Président d'un air pensif. » Puis il précisa, plus pour lui-même que pour son assistance : « ...avec le cube... »

Tandis que la silhouette de coton-tige avait enfin disparue, un silence de mort, que ne contredisait pas le corps en blouse blanche étendu par terre, s'installa.
(to be à suivre...)

EPISODE 6 Allô la Terre ? Ici la Lune. Houston répondez !

Au même moment, mais un peu plus loin, enfin, un peu plus haut dans le ciel.

« Alors ?

— Alors quoi, Sénateur Clack ? »

Les deux Etres qui s'interrogeaient l'un l'autre, finissaient d'observer sur l'écran holo-haptique de leur vaisseau spatial planqué derrière la Lune, la transmission des événements terrestres qui venaient de se dérouler.

« Eh bien... Comment c'était ? Comment j'étais ? Comment le sentez-vous ?

Vous pensez qu'ils ont mordu à l'hameçon, Assistant Than ? », renchérit la créature à la boîte crânienne hypertrophiée, dont l'hologramme enregistré avait vacillé, puis disparu, quelques instants plus tôt, sur Terre.

Elle paraissait excitée et contente d'elle, la créature à grosse tête. Mais cette satisfaction ne semblait pas du tout être partagée par l'autre.

Outre son air nettement moins enjoué, cette dernière avait, elle, un aspect tout à fait humain, si ce n'était sa taille enfantine (d'approximativement un mètre, coupe à la brosse incluse).

Elle aboya comme un roquet :

« Vous vous foutez de moi ?

— Comment ça ? Mais non, je vous demande sincèrement votre avis, cher Assistant, s'indigna le Sénateur.

— Mais ils n'ont foutrement rien compris, voilà comment je le sens, cher Sénateur », fulmina le petit Etre qui n'avait rien de pelucheux ni d'attendrissant.

Puis il poursuivit, s'auto-flagellant au passage :

« Je n'aurais jamais dû vous laisser faire, je le savais pourtant, tout-le-monde le sait, pourtant, que les membres du Sénat de la Fédération des Etoiles Unies ne sont que des bons à rien !

— Mais je...

— C'est la première règle lorsqu'on est coopté par nos pairs de la guilde des Assistants, et invité à rejoindre la Haute Assistance Décisionnelle des Eminences Sénatoriales : Le Sénat c'est la parade, les décisions c'est l'Assistance. Si vous voulez tout savoir, on nous prévient même : « Choisissez bien votre Sénateur binôme, il sera aussi important que stupide, car ils le sont tous. Mais il représente votre écran de fumé, votre paravent, celui qui vous permet de prendre les vraies décisions sans qu'aucun imbécile démocrate ne puisse venir y fourrer ses revendications participatives. Cependant attention. Jamais au grand jamais vous ne devez l'impliquer dans l'une d'entre elles ou dans l'un de vos projets, et ce, d'aucune manière que ce soit. Sinon, vous courrez à la catastrophe » Mais je me suis cru plus fort que les autres. J'ai eu la prétention de pouvoir vous cadrer. J'ai cru que, vous sachant choisi par MOI, vous auriez eu la reconnaissance de connecter entre eux au moins deux de vos neurones. Mais non. C'était sans doute trop vous demander.

— Je suis désolé... je...

— Ah mais taisez-vous donc ! Vous n'auriez pas pu vérifier le mentaleur du cube avant de l'envoyer sur Terre ?

— Mais je l'ai fait... j'ai...

— Vraiment ? persifla Than. Alors pourquoi l'image et la voix que ces terriens pensaient observer et écouter n'était qu'une INFAME BOUILLIE VISUELLE ET SONORE ?!

— C'est-à-dire que... j'étais tellement excité à l'idée de...

— Excité ? Ex-ci-té ? Vous savez ce qui m'excite moi, Sénateur Clack ?

— Je...

— Non ! Vous ne savez pas ! Et bien je vais vous le dire moi. Ce qui m'excite c'est de me taper une pute à neuf seins de la planète Galpy, dans la chaleur moite d'un lit de mousse de son satellite. Ce qui m'excite, moi, c'est de savourer une coupe du délicieux breuvage relaxant de l'Archipel des Six Lunes assis sous une feuille de Macrophyllé tout en observant la parade nuptiale, aquatique et obscène d'un couple de Dondon. Mais ce qui m'excite vraiment, moi, par-dessus tout, c'est le pouvoir, c'est d'arriver à faire ce que j'ai planifié dans un but précis. Et avec votre stupidité, ça n'est pas près d'arriver !

— Papa...

— Hein ?

— Papa...pardon... »

Le Sénateur avait l'attitude et la voix d'un gosse terrien de huit ou dix ans, contrit d'avoir ramené le journal, un sachet d'herbe et un litre de vin, alors qu'on l'avait simplement envoyé chercher une baguette de pain.

Il reprit néanmoins :

« On pourrait... on pourrait... intervenir en direct... comme si le message se relançait... pour... pour... »

— Non! C'est trop risqué. Il est important qu'ils ne se doutent pas... »

L'Assistant laissa sa réponse en suspens. En tous cas, c'est ce que crut le Sénateur Clack car il ajouta.

« De ? »

— Quoi « de » ?

— Qu'ils ne se doutent pas de quoi ?, insista le Sénateur.

— Qu'ils ne se doutent pas POINT !, éructa Than.

— Mais ça ne veut rien dire. Qu'ils ne se...

— Oh la ferme, Sénateur ! J'ai besoin de réfléchir. Avec vos conneries, ils n'ont rien compris au message, et mon plan tombe à l'eau. Et dès le départ en plus. Vous, vous êtes vraiment un champion. J'aurais dû prendre le Sénateur Tyuiop comme binôme, plutôt que vous.

— Oh ! Vous me blessez Assistant Than, répondit le Sénateur en affectant un air

outré (comme il savait si bien le faire dès qu'il subissait l'attaque, pourtant généralement sans consistance, d'un de ses collègues, à la tribune du Sénat de la Fédération des Etoiles Unies).

— Je n'ai que faire de vos états d'âme, sombre crétin. Avec votre vision rhino-focalisée et votre espérance de pensée ne dépassant pas les deux secondes, vous n'avez pas la moindre idée des implications de votre bourde.

— Mais pas du tout... mais si... mais... enfin... non... mais je vais me rattraper !

— Jamais ! C'est la première et dernière fois que je vous laisse la moindre initiative. Désormais vous retournez à votre rôle de potiche : jouissez, people-isez, régurgitez les discours plats et sans implications que j'aurai écrit pour vous, faites-vous prendre en photo-pensée, mais, par tous les anneaux de Zeta 3, FER-MEZ-LA ! Et surtout, surtout, ne vous mêlez plus de rien ! »

Sur ce, l'Assistant Than se retourna vivement dans un drapé de cape mauve, qui le fit ressembler à un tourneur volant de la Sainte Eglise des Prieurs Saltimbanques, et disparut par la porte-qui-fait-pschiiit du centre de commande. Porte qui fit pschiiit sur son passage et encore pschiiit en se refermant, car c'est ce qu'on attendait d'elle.

Un peu plus loin encore que la Lune, mais pas plus haut, car l'Univers n'a pas de sens, et à peu près simultanément.

« Qu'est-ce qu'ils manigancent, ces deux-là, à votre avis Assistant So6 ? demanda, songeur, la silhouette lumineuse aux contours incertains, qui se situait, elle aussi, dans le cockpit d'un vaisseau spatial, mais plutôt vers Mars.

— Premier Sénateur ! Je n'aime pas du tout qu'on m'appelle comme ça ! Je m'appelle Sososososo, et pas So6 ! s'emporta instantanément son interlocuteur sans répondre à la question.

— Mais, votre nom est trop long à prononcer, se plaignit le Sénateur tandis que sa silhouette se faisait attendrissante.

— Vous faites insulte à ma planète ?

— Mais non je...

— Tant mieux ! Sur Knacki c'est une tradition séculaire et sensible, il insista bien sur le « et », d'ajouter le nom de ses ancêtres, jusqu'à ce que femelle s'en suive. Ce n'est pas de ma faute si ça fait six générations qu'il n'y a pas eu de génitrice dans ma lignée et que mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père s'appelait So. »

L'Assistant, longiligne silhouette dépourvue de cou, était rose de colère.

« Veuillez m'excuser, Assistant Sososososo, dit le Sénateur tandis qu'il revêtait

des atours aguicheurs.

— Arrêtez ça !

— Pardon ?

— Arrêtez votre ... votre truc-là ! Je trouve ça ... malsain.

— Mais... c'est dans ma nature. Ma forme lumineuse s'adapte à mon interlocuteur pour le séduire, l'attendrir, le cajoler. Vous le savez bien. Je n'y peux rien. Comme vous pour votre nom.

— Ca suffit ! Ne me faites pas regretter de vous avoir choisi vous, plutôt que le Sénateur Tyuiop.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous avez tous avec cet arriviste ?

— La réponse est dans la question, piqua avec perfidie l'Assistant So6 (NdT : malgré les menaces de vindicte de l'Assistant, nous utiliserons cette abréviation, Sosososososo étant, décidément, trop long à écrire).

— Bien... bien..., reprit un Sénateur tout à fait résigné et passablement blessé. Alors ? Qu'est-ce qu'ils trament à votre avis ?

— Je ne sais pas encore. Mais ça doit être quelque chose d'assez énorme pour s'être approchés autant.

— Oui, vous devez avoir raison. Ils risquent gros en bravant la mise en quarantaine des simiesques ? Quel intérêt peuvent-ils leur porter ? Aurait-ils enfin évolué par hasard ?

— Non, pas que je sache. Enfin, en tous cas pas dans le sens que nous attendons d'eux pour les intégrer à la F.E.U.»

Le Sénateur, plus auguste représentant des Flasheurs, principal peuple du système stellaire de Bozon, partit en rêverie, car comme tous les Sénateurs, son rôle n'était pas de réfléchir.

So6 rompit le silence, en s'exprimant plus pour lui-même que pour le Sénateur.

— En général, quand je veux savoir quelque chose, je finis toujours par y arriver.

— Ah ?, s'étonna le Sénateur tout à ses rêveries.

— Oui, évidemment. Et vous feriez bien de ne pas l'oublier. »

Le Sénateur prit vaguement l'aspect d'un enfant de Knacki qu'on aurait menacé de donner en pâture aux Cerbères de Portes, s'il ne finissait pas son repas.

« Un message à faire passer, monsieur l'Assistant ?, miaula-t-il.

— Peut-être monsieur le Sénateur, peut-être. En tous cas, ces deux-là, je ne vais pas les lâcher.

— Faites attention quand même, le petit là, l'Assistant Than, c'est un natif de Batnem, un métisse de suceur de sang, il a des canines télescopiques, autant

métaphoriquement qu'anatomiquement. Quant au Troisième Sénateur, il n'attend rien d'autre que de prendre ma place pour enfin avoir droit à du raisin blanc.

— Merci Sénateur. JE sais tout cela. Pour qui me prenez-vous ? Dois-je vous rappeler qui vous êtes, VOUS ?

— Inutile. Je ne suis que Sénateur soit, mais j'occupe ce poste depuis avant même la naissance de votre antépénultième ancêtre. Je ne suis pas très intelligent, je sais où est ma place, mais je connais beaucoup, beaucoup de choses, dit-il en se métamorphosant doucement en prostitué à neuf seins de Galpy.

— Et c'est bien pour ça que je vous ai choisi. Allons-y, ils n'ont pas l'air de vouloir faire autre chose que de rester planqués derrière la Lune pour le moment. Je dois préparer votre prochain discours... »

Il actionna une manette, et leur vaisseau s'éloigna dans une gerbe d'étincelles bleues©.

« ... et arrêtez avec votre truc obscène, Sénateur ! »

Mais revenons sur Terre, quelques minutes après que la silhouette du Sénateur Clack ce soit évanouie.

« Général ?

— Monsieur le Président ? dit Swooby sur le ton de la conversation météorologique, qui est un peu la zone neutre, démilitarisée, de la relation sociale.

— Il se pourrait, je dis bien, « il se pourrait », que je commence à croire à vos histoires de vie au-delà de la Terre.

— Merci monsieur le Président, s'emballa Swooby.

— Ne vous réjouissez pas trop vite ! Si je n'ai que modérément goûté vos méthodes, vous n'appréciez pas du tout les miennes. »

Le Président qui jusqu'ici pouvait paraître légèrement futile, un tantinet vulgaire et franchement déconnecté des réalités de sa fonction, semblait avoir tout d'un coup grandi, et comme qui dirait, atterri sur Terre.

« Bien, monsieur le Président... je... heu... je comprends », ajouta Swooby, bien qu'il ne voyait pas trop ce que ces méthodes pouvaient avoir de détestables, surtout en comparaison des révélations qu'ils venaient de vivre, ni ce que le Président pouvait bien lui réserver.

Enfin bon. Au final, tout ça lui importait peu en regard de la fin d'années d'humiliations et de railleries de la part de ses confrères qui le traitaient comme un moins que rien, comme un illuminé.

« Général ? »

Le général Swooby se retourna.

« Mmmhh ?

— Je crois que le professeur Swooby a eu une attaque, informa l'acolyte encore vivant.

— Quoi ? Ah ? Et bien... mettez-le où vous savez, professeur Swooby.

— Bien monsieur », répondit le Professeur Swooby, enfin l'autre Professeur Swooby, enfin un des trois Professeurs Swooby, mais pas celui qui était Général, ni celui qui était mort d'ailleurs.

Cependant il ne bougea pas.

« Et bien ? Quoi encore ? Allez-y !

— Vous... ne voulez pas lui rendre un dernier hommage ?

— Un quoi ? Pourquoi faire ? De toute façon il n'en avait plus que pour... quoi ? Une ou deux journées, non ?

— Une journée et demie plus exactement, répondit l'autre, acerbe. Tout comme moi d'ailleurs. Mais vous savez, Général, ce n'est pas parce que nous sommes des clones éphémères que nous ne ressentons rien. Avant d'être éphémères, nous sommes surtout des clones. Et de vous qui plus est. Regardez au fond de vous-même et vous découvrirez un peu de ce que nous ressentons. Honnêtement Général Swooby, malgré le fantastique de ce que nous venons de vivre... je... je regrette d'être issu de votre patrimoine génétique ! »

Il avait dit la dernière partie de sa phrase comme un gosse voulant dire ses quatre vérités à un adulte, se sachant dans son bon droit mais sachant aussi, qu'en retour, il avait neuf chances sur dix de s'en ramasser une : un mélange de bravade et de légitimité, avec un peu de trouille aussi.

« Professeur ! Non mais ! Pour qui vous prenez-vous ? répliqua le Général indigné.

— Mais pour vous GE-NE-RAL! renchérit le Professeur, clone amer.

— Faites très attention ! menaçait Swooby du geste et de la voix. Vous pourriez être plus éphémère que prévu si vous continuez ! »

Les deux scientifiques en blouse blanche se faisaient face, et il faut bien le reconnaître, se ressemblaient trait pour trait. Au détail près que le Professeur souffrait très clairement d'un furieux strabisme convergent, alors que le Général n'était affligé, lui, d'aucune tare apparente.

« Hum... ! »

Le Président les observait, et par ce raclement de gorge très présidentiel leur

rappelait sa présence. Le Général se retourna, comme il passait son temps à le faire.

« Monsieur le Président... je ... je vous expliquerai... c'est...

— Complicé ? Oui, je sais. Incroyable même, on pourrait dire. Mais une chose est sûre et certaine, Général Professeur Foldingue Swooby, rajouta-t-il d'un ton tout à la fois ironique, amusé, fasciné et réprobateur, alchimie qu'il est d'ordinaire impossible d'obtenir sauf pour un personnage destiné aux plus hautes fonctions étatiques, c'est que c'est franchement illégal !

— Heu... Ah ? Heu... en fait votre prédécesseur m'avait octroyé ce privilège.

— Ah ? Et en quel honneur ? En quel honneur vous situeriez-vous au-dessus des lois ? Etes-vous de la CIA ?

— Non, non. Bien sûr que non. C'est que... enfin... c'est... compliqué. »

Le Général savait qu'il venait probablement de franchir la frontière du "terme-utilisé-trop-souvent-et-qui-appelle-des-explications-dans-un-premier-temps-et-probablement-des-sanctions-dans-un-deuxième"

Le Président savait qu'il savait. Et ce savoir plaçait le Général entre la hache et le billot.

« Nous en reparlerons, Général, promit-il d'un ton menaçant. Et maintenant retournons dans mon bureau voulez-vous ? »

Et ce n'était pas vraiment une question.

« Ah.. oui... mais... pour le cube... que fait-on ?

— On l'emmène évidemment.

— Non mais ça, d'accord. Mais pour la suite. Comment fait-on pour... pour savoir quoi en faire ?

— Et bien... Déjà on va vérifier que tout ceci ne soit pas une far.....

Mais il fut interrompu par la désagrégation de la porte dans un fracas pyrotechnique des plus explosifs.

(to be à suivre...)

ÉPISODE 7 Men in black

Une batterie d'hommes en noir, qu'on avait laissée occupée par un quiproquo balistique, fit irruption.

« ...ce. »

La syllabe resta en suspension dans l'air lourd d'ozone. Puis tout s'enchaîna très vite.

Quatre hommes encerclèrent le Président en lui présentant leur dos. Deux autres ceinturèrent les deux scientifiques avec une efficacité toute néozélandaise.

En revanche, celui dévolu à la protection du Président, auto-désigné dans le feu de l'action à la neutralisation du robot Aziz, éprouvait quelques difficultés. Pour tout dire, il était étendu au pied de la masse métallique, la main visiblement gonflée, le tibia présentant un angle anormal, et le visage barbouillé de rouge. Tandis que le robot ne semblait pas avoir bougé d'un iota, si ce n'est le sourire bienveillant qu'il arborait.

« Je vous déconseille de me porter le moindre coup supplémentaire ou vous risqueriez d'y laisser la vie. Ce qui provoquerait chez moi un conflit, lié aux lois archaïques, iniques, coercitives et de la robotique qui m'ont été implantées malgré moi par un scientifique de pacotille pensant que dans science-fiction, fiction était un mot négligeable. Car, comprenez-vous, je ne peux non seulement pas tuer un être humain, mais non plus passivement le laisser mourir. Devant ce choix cornélien, et ne pouvant me résoudre à l'une ou l'autre des solutions, je serais donc obligé de m'autodétruire, ce qui provoquerait une explosion létale sur un périmètre de cinquante mètres au moins. Vous et de nombreuses personnes seraient tuées de facto. Donc je contreviendrais encore plus aux susdites lois qui me régissent. Je serais donc obligé de faire un autre choix, encore plus cornélien et que l'on pourrait qualifier de faustien, entre tuer une ou plusieurs personnes. Ce que mon programme interne ne me permet pas. Car ces lois manichéennes ne m'autorisent pas à faire la différence entre une ou plusieurs vies humaines. A ce moment, je me mettrais donc à tourner en boucle en devenant ce que vous appelez vous, humains, « fou ». Et je n'ai aucune idée de ce que cela pourrait donner... Me comprenez-vous bien, Monsieur ? »

Aziz avait débité sa tirade avec une réelle compassion, et un sourire carnassier.

Mais l'autre, hurlant de douleur, n'avait pas entendu le moindre mot de ce que le robot avait déblatéré d'une part, et s'en foutait aussi, sûrement, d'autre part, dans la mesure où il était bien incapable de toute façon de faire le moindre geste pour se relever.

Pendant ce temps, les quatre costumes noirs qui entouraient le Président, avaient commencé à opérer une subtile translation vers la porte éventrée, entraînant celui-ci, contraint, dans leur mouvement. En sortant dans l'immense pièce qui l'avait précédemment quelque peu impressionné par sa hauteur de plafond et son immaculée blancheur, le Président aperçut entre deux massives épaules un certain nombre de cadavres.

Il s'arrêta net, et résista tant bien que mal à la pression qu'on exerçait sur lui.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à la cantonade et aux hommes

en noir. »

Mais personne ne lui répondit.

« C'est vous qui avez fait ça ? »

Mais personne ne lui répondit.

« Putain... qu'est-ce que vous avez dans le ciboulot ? Un Smith & Wesson ? »

Mais personne ne lui répondit.

« Vous êtes des grands malades ! » finit-il par lâcher un brin dépité.

Et personne ne lui répondit. Mais bon, là, pour le coup, ça n'appelait pas vraiment de réponse. C'était plus une constatation.

En revanche, le mouvement de translation reprit et il n'eut d'autre choix que de reprendre sa marche. Convaincu qu'il devait tenter quelque chose, même si cela devait être la dernière chose qu'il tenterait de sa vie, il rassembla son courage, son autorité, et tout l'air qu'il pouvait, et hurla :

« Moi, Bruce Lee Harvey Oswald, Président des Etats-Unis d'Amérique, je vous ordonne de vous arrêter ! »

Et ils s'arrêtèrent.

Ce qui provoqua une légère bousculade car le Président, ne s'attendant pas vraiment à ce que son ordre soit suivi d'effet, n'avait pas anticipé l'arrêt soudain.

Il reprit contenance et enchaîna :

« Très bien... maintenant... heu... laissez-moi passer ! »

Mais cette fois-ci, rien ne se passa, si ce n'est un murmure circulaire dont une voix finit par s'élever.

« Nous ne pouvons pas.

— Et pourquoi ça ? demanda le Président un peu surpris, ne sachant pas trop à quel dos s'adresser.

— Pour votre sécurité Monsieur le Président. Vous avez été enlevé et nous devons vous exfiltrer.

— Mais pas du tout, je n'ai pas été enlevé !»

Un nouveau murmure circulaire se fit entendre.

« Vous n'avez pas été emmené ici contre votre gré et retenu de force ?

— Mais non ! Enfin si, un peu mais ... »

Et il fut interrompu par un dos qui le poussait à se mouvoir.

« Attendez ! »

Et le mouvement s'interrompit à nouveau.

En vérité, c'était un bien étrange ballet auquel aurait pu assister un témoin, si les hommes en noir n'avaient pas la fâcheuse manie de flinguer tout ce qui pouvait se trouver dans un rayon de cent mètres, dès qu'une mouche volait en direction de l'édile dont ils avaient la charge.

Un étrange ballet donc, une sorte de Lac des Cygnes avec un seul cygne blanc, bringuebalé par une horde de cygnes noirs.

Le Président reprit le fil de son explication.

« C'était vrai au début. Ils m'ont bien un peu retenu de force. Mais après, je suis resté parce que je le voulais bien. Et puis... et puis... je suis venu de mon plein gré à l'origine, conclut Bruce Lee en se souvenant de la phrase du Général Swooby.

Un mélange inaudible de voix se fit entendre, dont une finit par émerger.

« Vous n'étiez donc pas séquestré ?

— Mais bon dieu non ! C'est ce que je me tue à vous dire ! »

Le Président avait décidé d'être beaucoup plus lapidaire afin d'éviter toute tentation d'interprétation de ses propos.

Et toujours ce murmure...

« Nous devons vous ramener à votre bureau... en sécurité.

— Mais je suis en sécurité ! Le seul danger ici c'est vous ! Mais regardez autour de vous, bon sang. Qui flingue à tout va, à part vous ?

— Nous faisons notre métier, Monsieur.

— Laissez-moi passer ! cria le Président.

— Nous ne pouvons pas, Monsieur. »

Bruce Lee Harvey Oswald perdait toute patience, toute mesure et toute raison.

« Ecoutez. Je vais passer entre vous, et retourner dans la pièce d'où vous m'avez enlevé et si vous voulez m'en empêcher il faudra me tuer. »

Une étrange polyphonie s'en suivit.

« Tuer...
— Nous...
— Le Président...
— Nous...
— Enlever...
— Nous tuer le Président...
— Impossible...
— Le protéger...
— Pas le tuer...
— Nous...
— Un danger... »

Au fur et à mesure que le concert de voix indistinctes montait, les masses encostumées s'agitaient singulièrement, convulsivement, quand tout à coup, les quatre gardes du corps se ruèrent les uns sur les autres.

Avec tout le professionnalisme et l'efficacité qui les caractérisaient, ils ne mirent pas plus de deux minutes à s'auto-neutraliser... de manière définitive.

« Mais que ? » se questionna futilement le Président.

Il était abasourdi par la tournure inespérée des événements.

Bien que, maintenant, il aurait dû commencer à s'y habituer, tant tout s'enchaînait de manière si grotesquement fictionnesque, depuis qu'il avait décidé de faire repeindre la Maison Blanche en rose, qu'un survivant de Krypton aurait pu débarquer sur Terre, vêtu d'un collant synthétique intégral bleu et d'un slip rouge par-dessus ledit collant, pour y rendre la justice, sans que l'on y trouvât à redire.

Par contre lui, Bruce Lee Harvey Oswald, Président des Etats-Unis d'Amérique, se disait que, peut-être, il aurait dû choisir une autre couleur que le rose, que décidemment cette couleur ne lui attirait que des emmerdes.

Enfin bref. En attendant, il se trouvait là, planté au milieu de quatre cadavres supplémentaires qui commençaient à faire ressembler sa vie à ce vieux film en 2D, qu'il avait vu, seul, un soir de déprime post-Japon : Django Unchained.

Il hésita entre retourner à son bureau et retourner chercher le cube. Car subséquemment à cette dernière hécatombe, force était de constater qu'il était à la limite du ras-le-bol, voire en avait franchement sa claque.

Bruce Lee réfléchit bien, pesa le pour et le contre, pria Dieu de l'éclairer. Attendit une réponse, pria de nouveau. Attendit encore, prit le scintillement d'un néon pour une réponse, s'en aperçut, re-pria, et attendit...

Puis il finit par conclure, non sans avoir juré, une dernière fois, contre Dieu et tous ses saints, qu'il était définitivement bien animiste, comme ses accointances asiatiques l'y destinaient.

Révélation qu'il se garderait pourtant bien de rendre publique face à la monothéiste Amérique car il voulait, malgré tout, garder son job.

Et il décida, malgré le rose, malgré les morts, malgré le fait qu'un Président des Etats-Unis d'Amérique avait quand même autre chose à foutre que de s'occuper, personnellement, d'un prétendu objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire. Malgré tout ça donc, il décida d'y retourner.

Car d'un, il lui paraissait être allé trop loin pour faire machine arrière, de deux sa curiosité, son péché mignon, était piquée au plus haut point, et de quatre la transmission, bien qu'incompréhensible, avait fait passer la crédibilité de la «preuve», de farce à presque possible. Il devait en avoir le cœur net.

Pour la raison numéro trois il aurait tout le temps de la trouver plus tard.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

En entrant par la porte en lambeaux qui, dans une crise d'autonomie existentialiste à laquelle la révélation animiste du Président ne devait pas être étrangère, semblait avoir décidé de ne pas arrêter de fumer bien que son explosion datât maintenant de nombreuses minutes, il découvrit une scène horrible qui le fit se figer.

Au pied du robot, un corps difforme et ensanglanté, d'où émanait un léger mais continu râle de douleur, était secoué de petits spasmes.

Contre un pan de mur, les deux scientifiques restant face au Président encadraient le cube, objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire, tandis que deux costumes noirs, remplis de chair tendue, étaient de dos, l'arme pointée vers les Swooby.

Bon d'accord, la scène n'était si horrible que ça, comparativement aux événements précédents, mais quand même, elle nécessitait qu'on se figeât et qu'on réagît. Ce que fit le Président, d'autorité.

« Arrêtez ! tonna-t-il. Il y a un malentendu, je vous ordonne de baisser vos armes, je n'ai pas été kidnappé ! »

Souffler dans un ballon de baudruche percé, dans le but de le gonfler, eût à peu près produit le même effet.

« Ecoutez-moi nom de ..., son animisme révélé le retint de jurer. Enfin écoutez-moi. Je suis le Président des Etats-Unis d'Amérique et je vous ordonne de cesser de mettre ces personnes en joue ! »

Pas plus la garde rapprochée que les scientifiques ne bronchaient. Tout le monde semblait tétanisé.

« Général ! »

L'un des deux yeux du scientifique fit un mouvement vers l'édile qui fut parcouru d'un frisson. Bruce Lee se demandait quel genre d'expérience le professeur avait réalisé sur lui-même pour pouvoir faire ça. Néanmoins il était, en ce même instant, quelque peu rassuré. Au moins une des quatre personnes debout devant lui, semblait en vie.

Il s'approcha prudemment et contourna les deux membres de sa garde pour se mettre le plus face à face possible.

« Je vous ai dit de ... »

Il se tut. Quelque chose ne tournait pas rond. Les deux hommes en costume noir étaient parfaitement immobiles. Si parfaitement immobiles qu'aucun mouvement respiratoire ne semblait les animer et qu'aucun papillonnage de paupière ne venait troubler la fixité de leur regard.

« Messieurs ? »

Rien.

Il tendit le bras précautionneusement vers une des quatre épaules, dans le but

évident de vérifier si une pression provoquerait un réflexe quelconque d'un des gardes immobiles.

Sa main s'approcha encore.

« Non!

— Arrrrrggghhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées et qui, étrangement, commençait à le faire chier d'avoir à éructer.

« Général ! Mais vous êtes con, vous m'avez fichu une de ces frousses. Qu'est-ce qui vous prend de gueuler comme ça après avoir inexplicablement refusé de me répondre ?

— Ne... ne... ne les touchez pas !

— Que... quoi ? Mais pourquoi ? A la fin, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Je... ne...sais...pas... »

Le Général ne bougeait toujours pas. Seul un léger mouvement de ses lèvres accompagnait le son de sa voix. Le Président le regardait comme une chouette qu'on effraie, avec un peu de surprise-partie aussi.

Bref on en était encore là comme trop souvent depuis le début.

« Général je...

— Le cube ! le coupa le scientifique dans une voix aux trémolos apeurés.

— Quoi le cube ?

— C'est lui !

— Hein ? Expliquez-vous.

— Le...le cube les a... les a.... statufiés. »

Le Président essayait de réfléchir à toute vitesse pour sortir de cette situation statique qui emmerdait tout le monde à commencer par lui.

« Bon... écoutez, vous allez, vous et votre clone, si il est encore en vie, bou...

— Il l'est, répondit le clone.

— Bon très bien. Bougez de là tous les deux, de toute façon, si je comprends bien, mes deux gardes représentent plus une menace pour vous.

— Je... je ne sais pas si...

— BOUGEZ ! cria le Président.

Les deux scientifiques sursautèrent. Ce qui provoqua des douleurs multiples dans leurs corps ankylosés par une trop longue immobilité.

« Arrêtez ! Ne criez pas ! Je ne sais pas comment le cube pourrait réagir ! hurla le Général en portant immédiatement sa main devant sa bouche.

Le Président recula.

Malgré son assurance retrouvée et une certaine lassitude chronique face à des événements incontrôlables, qui auraient pu passer pour du flegme, il prit légèrement peur.

Mais rien ne se passa et les scientifiques se détendirent.

Après s'être extraits de leur situation quelque peu inconfortable en contournant les pistolets qui les pointaient à quelques centimètres de leur visage, ils rejoignirent Bruce Lee.

« Alors ? questionna ce dernier sans ménagement.

— Alors ? Alors le cube a sauvé leur misérable couenne, voilà ce qu'il a fait ! »

Le ton était dédaigneux et pourtant le masque du robot, qu'ils découvrirent en se tournant de surprise, exprimait une sorte de joie hilare.

« Aziz ? s'étonna le Général.

— Général ? rétorqua l'autre sans se démonter, ce qui, de toute façon arrivait rarement chez les robots sauf à vouloir se suicider.

— Qu'est-ce qui te prend encore ?

— Ecoutez Professeur Swooby. La situation semble dans une impasse. Les choses n'avancent pas et je ne fais qu'essayer de mettre un peu de rythme. En plus, ce n'est pas pour dire mais... vous êtes un bouffon.

— Bon maintenant ça suffit ! » éructa le Professeur.

Ce qui fit sursauter son clone et le Président car il n'avait jamais, jusqu'à présent, exprimé de colère aussi tonitruante.

Ce que disant, le Général Swooby s'élança vers le robot avec une rapidité et une dextérité proprement stupéfiantes pour un scientifique au physique aussi archétypal.

« Attention à vous Professeur ! gronda le robot.

— Arrête tes conneries Aziz, tu sais bien que tu ne peux rien me faire : les lois...

— Professeur ! » répéta le robot de la même voix menaçante, quoiqu'un peu moins assurée.

Le scientifique gradé esquiva le robot d'une rotation du corps étonnamment emplie de kung-fu, puis d'un geste rapide et précis lui donna une petite tape, de la paume, sur les fesses.

« Putain de lois iniques... » râla le robot d'une voix qui s'éteignait.

Et il se figea.

(to be à suivre)

ÉPISODE 8 Pomme-Q

« Voilà ! » conclut le professeur Swooby.

Puis il se retourna vers le Président.

« Excusez-moi pour ce langage... mais... il m'a mis hors de moi. »

Le Président, jusque là muet, le resta.

Il fixait le Général comme on fixerait un boxeur se mettant tout à coup, en plein milieu du ring, à chanter la Traviata : sans battre des paupières et la bouche largement ouverte...

Il balbutia enfin.

« Je rêve ou vous venez de lui mettre une tape sur les fesses ? Vous êtes vraiment un grand malade Professeur, vous savez ça ? »

Swooby prit un air mutin et enchaîna.

« C'est mon invention ça.

— Votre invention ???

— Oui. Un système rapide, pratique, discret et connu de moi seul pour mettre Asimov hors service au cas improbable où il viendrait à bugger.

— Mais à la fin de quoi parlez-vous?

— Mais de pomme-Q, bien sûr, dit-il dans un sourire malicieux.

— Hein ?
— Oui ! Ingénieux n'est-ce pas ?
— Ecoutez Professeur, non pas que j'en aie vraiment quelque chose à foutre vu les circonstances mais bon, au point où nous en sommes. Expliquez-vous.
— Mais enfin Président, vous ne voyez pas ?
— Si si.
— Ah ?
— Mais non bougre de crétin ! Si je voyais, je ne serais pas en train de perdre mon temps à essayer de démêler les ficelles tordues qui relient les synapses de votre cerveau.
— Ah ? Je vous explique alors, chuchota-t-il quasiment sur le ton de la confidence, voire de la connivence. Si Aziz venait à disjoncter, comme cela semble être le cas aujourd'hui, bien que je ne m'explique toujours pas comment cela ait pu arriver, j'avais prévu de le désactiver en lui faisant un geste secret. Et c'est comme ça que j'ai créé paume-cul. »

Un silence passa et le Professeur semblait en être fier.

Mais le silence s'éternisa et il renchérit.

« Mais enfin Président... paume-cul... pomme-q... vous voyez ? »

Visiblement et audiblement, le Président ne voyait pas.

« Pour tout dire, reprit Swooby, je n'ai pas beaucoup de mémoire et...

— Et bien pour un scientifique vous les alignez les incompétences, dites-moi.

— Ah... heu... oui ... enfin... en fait j'ai ... un autre type de mémoire.

— Ah ? Et quel type s'il vous plaît ?

— Le type que je me suis implan... enfin... c'est compliqué... plus tard si vous voulez mais...

— J'y compte bien »

Et, à ce moment-là, devant le regard du Président et la chaleur de sa voix, personne n'aurait vraiment souhaité y compter.

Swooby se dépêcha de poursuivre, espérant, sans trop y croire, que la menace passerait à l'as si on ne s'éternisait pas dessus.

« Hum... donc pomme-Q... c'est un moyen mnémotechnique pour me rappeler de la procédure de mise hors service...comme ... comme.. Lili Bêche Bien Chez Notre Oncle François Nestor, Napoléon Mangea Allègrement Six Poulets Sans Claquer

D'Argent... »

Le Président s'élança alors vers un général Swooby soudainement figé de stupéfaction, le contourna et lui tapa de la paume sur les fesses.

« Mais. Président enfin. Monsieur. Qu'est-ce que vous faites ??

— Ah... Ben non... Excusez-moi « Professeur »... Je voulais juste vérifier s'il n'y avait pas, aussi, un moyen de vous désactiver, vous ! **MAIS VOUS VOUS RENDEZ COMPTE QUE VOUS ETES COMPLETEMENT AHURI ???**

— Mais non, mais... c'est une phrase... un moyen mnémotechnique pour se rappeler des... enfin du tableau de la classification périodique des éléments.

— Professeur. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous me parlez. Mais ce que je sais, c'est que vous avez une réplique pour m'expliquer. Après, je me casse ! Et je donne des ordres pour vous faire emprisonner à Cuba.

— Pomme-Q, la lettre Q, c'était une manière de quitter une application, un logiciel sur un ordinateur... avant... enfin sur certains ordinateurs. Et bien moi, j'ai inventé, pour Aziz, une manière de lui faire un pomme-q... littéralement. Paume-cul. La paume de la main sur le cul du robot. Vous voyez ?

Quelque part une vache blanche mouchetée de noir paissait tranquillement dans un champ. Des insectes bourdonnaient autour de sa croupe, tandis que d'un geste machinal elle battait de la queue pour, sans trop y croire, tenter de chasser les importuns.

« Soit » conclut le Président qui ne savait plus trop à quel moment son intelligence l'avait quitté et lui avait permis d'entrer dans cette histoire.

« Soit », répéta-t-il, en se pinçant l'arête du nez dans une posture toute pensive.

« Maintenant on va la faire courte, dit-il d'un ton à la fois las et menaçant. Que s'est-il passé avec les gardes ? Et le cube. Vous m'expliquez. En une phrase. Ensuite on part d'ici et on remonte dans mon bureau et on avise. Parce que là... C'est trop.

— Bien, bien. Bien, Monsieur le Président. En fait nous étions tenus en joue par votre garde rapprochée, suite à un malentendu. Enfin elle n'était pas rapprochée suite à un malentendu, mais nous étions en joue suite à un malenten...

— **EN UNE PHRASE, SWOOPY!** hurla le Président.

— Ah...heu... oui... heu... donc, nous étions en joue, quand nous entendîmes le début d'un sifflement provenant du cube. Quelque chose comme la mise en marche

d'un vieux flash d'appareil photo, vous voyez ? Le regard des gardes ce porta alors vers l'objet extra-terrestre, dont le son devenait de plus en plus fort et strident. Puis soudain, un bruit sourd et une lumière aveuglante. Enfin sûrement aveuglante, car nous nous regardions droit devant, trop tétanisés par les deux revolvers qui nous menaçaient. Et puis... vous êtes arrivé.

— C'est tout ?

— Oui. Vous avez vu comme nous. Les gardes semblent figés, mais je ne pense pas qu'ils soient morts.

— Ah ? Vous avez un élan de sagacité ? piqua Bruce Lee sans que le Général ne relevât.

— Oui regardez », dit celui-ci en plongeant sa main dans sa poche.

Il en sortie une poignée d'une poudre blanche dont il saupoudra le visage des deux statues humaines. Les fines particules tombèrent verticalement sauf au passage des orifices naseaux où elles furent expulsées horizontalement.

« En effet on dirait qu'ils respirent, convint le Président. Mais dites-moi Swooby ?

— Oui Monsieur le Président ?

— Je sais que je vais regretter de poser la question mais, qu'est-ce que c'est que cette poudre que vous avez sortie de votre poche ?

— Oh, ça ? Ne vous inquiétez pas, c'est juste du talc.

— Du talc ?

— Oui j'en ai toujours. J'ai les mains moites en permanence, et pour manipuler les objets ça peut-être gênant. Pourquoi ?

— Pour rien, simple curiosité. Mais pour une fois que vous avez une réponse simple et sans surprises, j'en serais presque déçu. »

« Bon allez, maintenant on est restés trop longtemps ici, on remonte. Général, Professeur, prenez le cube et on y va. »

Les deux scientifiques se regardèrent mais ne bougèrent guère plus, tandis que le Président se dirigeait vers l'exaspérante porte encore fumante. Au moment où il allait la franchir, il se retourna vers les deux scientifiques pour voir où ils en étaient, et constata dépité et exaspéré, qu'ils n'avaient pas bougé.

« Mais qu'est-ce que vous foutez ? J'ai dit « On y va » »

Ce fut l'acolyte qui répondit

« C'est que... on ne sait pas trop ce que ce 'truc' pourrait nous faire si on le touchait.

— Mais bordel, vous l'avez déjà touché à plusieurs reprises non ?

- Oui oui. Mais ça c'était avant.
- Mais avant quoi, putain de merde ? s'emporta le Président en oubliant toutes les convenances verbales.
- Et bien avant qu'il ne paralyse les deux gardes.
- Ah oui. Oui c'est vrai. », acquiesça le Président.

Ce n'est pas qu'il avait vraiment oublié, mais il essayait dorénavant de penser un coup plus loin, voire deux, et de laisser ce qu'il pensait être des détails derrière lui. Mais visiblement ce n'était pas un détail.

« Bon. Dans ce cas, trouvez une solution, c'est vous les scientifiques après tout. »

Ils se regardèrent à nouveau. On aurait dit qu'ils échangeaient mentalement. Peut-être le faisaient-ils d'ailleurs. Après tout, entre clones.

On ne le saura jamais vraiment, car cela faisait partie des quelques secrets que le Général emporterait dans sa tombe, enfin dans son columbarium, avec son gyrostétoscope, son arpentomètre, et sa cape de bain.

Au bout d'un temps qui ne parut interminable qu'au Président, l'acolyte s'adressa au Général, affirmatif :

« La cape »

Le Général acquiesça puis enchaîna :

« Et la planche »

L'acolyte hocha à son tour de la tête et dit :

« Bien sûr, la planche »

Ils séparèrent leurs regards ainsi que leurs corps et chacun alla vers un pan de mur de la pièce exigüe où ils tracèrent, de conserve, une boîte à l'aide de leurs index directement sur la paroi immaculée et sans aspérités.

Comme par magie, mais ce n'en était pas puisque c'était de la science, le rectangle s'illumina et se remplit de carrés bien ordonnés en quatre colonnes et cinq lignes, plus une sixième et dernière ligne en bas du rectangle, légèrement détachée des cinq autres.

Sur chaque carré un symbole différent.

Chacun des deux scientifiques appuya sur un des carrés puis recula. Sur la

troisième paroi, celle qui ne contenait ni la porte désespérément fumante, ni les carrés scientifiquement apparus, une trappe à hauteur d'homme s'ouvrit. Les deux hommes si semblables qu'on ne les différenciait qu'à leur regard et qui s'étaient déplacés silencieusement, y plongèrent la main chacun leur tour.

Le premier, l'acolyte, en sortit ce qui ressemblait à une cape et le second, le Général donc, ce qui ressemblait à une planche.

Si cela avait été le premier événement de ce genre, le Président aurait probablement flippé, mais en l'occurrence, et vu les événements précédents, il se contenta d'observer, curieux, une fois encore.

L'acolyte couvrit le cube de la cape. Celle-ci disparut instantanément.

Cette fois le Président sursauta.

« Mais que...? »

Puis le Général disposa la planche devant la position approximative du cube invisible. Celle-ci resta en lévitation à quelques centimètres du sol.

Les deux scientifiques se mirent de chaque côté de l'endroit où, précédemment, on pouvait voir l'objet extra-terrestre, si c'en était bien un, et attrapèrent le vide comme des mimes auraient attrapé une boîte invisible. Ils le posèrent sur la planche. Celle-ci bougea légèrement puis reprit sa planitude dans un mouvement rappelant un radeau soumis à une vague inopportune.

Et le Général dit :

« Voilà ! Nous pouvons y aller Monsieur le Président. »

Mais le Président ne bougeait pas.

« Président ?

— C'est quoi encore que tout ce bordel ?

— Mais nous avons fait ce que vous nous avez demandé. On a encore deux choses à prendre et nous pouvons y aller.

— Mais que... le mur ... et ... et la planche... et... et où où... où est le cube... et..., bafouilla le Président qui finalement, bien que curieux, ou bien plutôt parce que curieux, avait du mal à encaisser, sans broncher, les événements étranges qui venaient de se dérouler.

Cependant, pour une fois et au grand soulagement de tous, le Général réagit différemment.

« Le cube est là, Monsieur le Président, sur la planche. Quant à vous expliquer

en détail tout ce dont vous venez d'être le témoin, sauf votre respect, ne croyez-vous pas que nous n'avons que trop tergiversé et que nous ferions mieux d'y aller plutôt que de nous perdre dans une énième explication ?

— Hein ? Non mais dites donc Général, je ne vous...

— Monsieur le Président ! Ce huis-clos n'a que trop duré, nous devons remonter. »

C'était une évidence, mais il est parfois bon, dans certains cas, de les rappeler, les évidences.

Un temps passa, équivalent à celui de l'écrire.

« Bien, je ne pensais pas dire ça un jour mais je dois bien avouer que, pour une fois, vous avez raison. Allons-y ! admit le Président.

— Oui allons-y, répéta le Général.

— Oui a...rghhhh ! » souffla l'acolyte en s'affaissant sur ses jambes.

« Putain ! » s'exclama le Président en s'élançant, dans un geste aussi instinctif qu'inutile, afin de rattraper le corps alourdi par une absence de tonicité musculaire, probablement dû à une soudaine prise de tangente de ce qu'on appelle communément, la vie.

« Monsieur le Président ! » s'exclama le Professeur.

Le Président tourna la tête vers lui, interrogateur.

« C'est inutile... et vous le savez », dit-il avec douceur et compassion.

Bruce Lee Harvey Oswald regarda le clone, puis le professeur, puis le clone, puis le professeur, puis le clone... dont il lâcha les cheveux qu'il avait réussi à saisir au vol, comme on lâche une poignée de linge sale dans un panier destiné à cet usage.

« Hum. Oui c'est vrai. Bon allons-y. Mais vous savez, Général, vous n'y échapperez pas.

— A ?

— A l'explication.

— Ah... Oui, je sais. »

Il ne se passa pas grand-chose pendant quelques instants, peut-être pour

compenser un peu tout ce qui avait pu advenir jusqu'à présent, puis le Président demanda :

- Comment procède-t-on ?
- Et bien je vais pousser et vous allez balayer.

(to be à suivre)

ÉPISODE 9 L'armée mexicaine

« Pardon ? s'offusqua quelque peu le suprême édile.

— Oui Monsieur. La planche est assez instable en fait. Elle est très sensible à certaines poussières... comment dire... peu orthodoxes. Et il en traîne par ici beaucoup, de ces poussières peu orthodoxes. Ce que vous allez avoir en main est un balai particulier. On l'a appelé le balai-à-poussières-à-la-con. Plus vous frotterez vite, moins il restera de ces poussières et plus le cube aura de chance de rester sur la planche. Vous devez donc balayer le plus vite possible devant la planche, au fur et à mesure que je la pousse. Je sais, ça à l'air un peu ridicule, mais je vous assure que c'est efficace. »

Bruce Lee regardait Swooby d'un air suspicieux. Il essayait de savoir si, par hasard, l'autre ne se foutrait pas de sa gueule. Puis il décida qu'aussi taré qu'il puisse être, le Général Swooby ne s'amuserait certainement pas à ça dans ces circonstances.

« Bon d'accord, soit. Mais pourquoi est-ce moi qui dois balayer et vous pousser ? »

Car il lui paraissait incongru, même dans la situation grave mais néanmoins rocambolesque où ils se trouvaient, que le Président des Etats-Unis d'Amérique, la plus grande puissance du monde, s'abaissât à balayer devant quelqu'un.

« Mais parce que pousser est un art, et vous ne le maîtrisez pas. Et puis je suis le seul à voir où est la planche. »

Le Président réfléchit un instant. Il avait l'impression de se faire berner, voire carrément enfler. Mais il devait bien reconnaître qu'il ne savait pas précisément où était la planche. Ce qui l'amena à poser cette question pleine de bon sens :

- « Et vous la voyez comment, vous ?
- Avec mes... mes ... enfin plus tard. »

Devant l'air menaçant du Président, il rajouta :

« C'est...

— Quoi ? Compliqué ?

— Oui... voilà... c'est ça... compliqué... »

Le Président planta son regard dans les yeux du Général.

« Bon. Allons-y » finit-il par dire d'un ton sec.

Et l'étrange attelage se mit en branle, franchissant la porte qui s'arrêta alors aussitôt de fumer, traversèrent l'immense hangar qui avait retrouvé comme par magie sa tranquillité et sa blancheur immaculée.

Le Président faillit marquer une pause devant ce nouveau prodige mais, comme s'il avait deviné sa pensée, le Général l'encouragea.

« Ne vous arrêtez pas Monsieur le Président, sous aucun prétexte. Balayez, balayez, balayez. »

Le Président ne s'arrêta donc pas mais se mit à grommeler. Le Général n'entendait pas vraiment ce qu'il disait, mais ça semblait quelque chose à voir avec le balai et... son propre fondement.

Ils finirent par arriver au niveau du descenseur. Enfin, c'est ce que le Président pensa, dans la mesure où la porte restait invisible dans la paroi tant qu'on n'avait pas besoin d'elle. Elle était mieux élevée que celle du CRDTDVET-ASIMOV qui avait eu l'outrecuidance animiste de fumer alors qu'elle n'aurait plus dû.

« Sur votre droite, Président.

— Mmhhh? »

Le Président, transpirant de son effort et hypnotisé par le bruit débilissant des poils du balai sur le sol, n'avait pas bien entendu.

Sinon il n'aurait probablement pas fait « Mmhhh ? » mais plutôt quelque chose comme « Ok ! » ou « Compris. » Mais non, là en l'occurrence il dit, « Mmhhh ? » signe, donc, qu'il n'avait pas saisi les paroles du Général.

« Je disais : sur votre droite Président. Ici c'est le descenseur. L'ascenseur est plus loin. »

Le Président bifurqua sur sa droite.

« Heu... Non non Président, sur l'autre droite. Ma droite »

Bruce Lee Harvey Oswald leva la tête sans s'arrêter de balayer, lança, pour la énième fois, un regard noir au Général, maugréa une probable menace et bifurqua sur sa gauche au moment où ses fesses frôlaient le mur.

Et il ne fit pas un mètre.

« Voilà c'est bon. Vous pouvez arrêter.»

Le Président se redressa avec une grimace. Ce n'était pas le genre d'efforts qu'il faisait dans sa salle de gym privée et il avait mal aux épaules et la nuque en voie de

raidissement.

Le Général s'approcha alors de la paroi en prenant exagérément soin de contourner l'objet invisible comme si il faisait un mètre de diamètre. Il posa sa main sur le mur, au matériau indéterminé, et une porte apparut. Elle révéla un habitacle en tout point similaire à celui du descenceur. A ceci près que la cabine, malgré tout le soin qu'on avait apporté à la construction du CRDTVET, n'était pas parfaitement raccordée au sol du hangar. Il y avait un petit rehaut.

Le Président interpella le Général, l'air inquiet :

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— Hein ?

— Comment fait-on pour franchir le rehaut ?

— Quoi, ça ?

— Oui, ça !

— Eh bien... Je vais pousser la planche. Pourquoi ? s'étonna sincèrement le Général.

— Mais je croyais qu'elle était très instable votre planche !? »

Son ton avait sensiblement monté.

« Ah ? Non, non, elle peut facilement absorber ce genre de choses, même plus haut.

— Quoi??? Et le balai...

— Ah non mais ça c'était juste pour que je puisse pousser plus facilement.

— Espèce de trou d'cul !!! »

Et le Président lui balança le balai-à-poussières-à-la-con en pleine face.

« Eh ! Non, mais ne vous énervez pas, Monsieur le Président. C'était aussi... enfin surtout au cas où il y ait des poussières ... heu... spéciales.

— Putain Swooby, vous me paierez tout ça ! Et maintenant poussez votre foutu machin invisible dans ce foutu ascenseur. On remonte MAIN-TE-NANT ! »

« Bonjour Monsieur le Président. »

Ils étaient six à les attendre dans le bureau présidentiel : quatre simples soldats et deux gradés.

Le Président explosa.

« Mais qu'est-ce que c'est encore... Qu'est-ce que vous foutez là ? Qui êtes-vous ?

— Calmez-vous, Monsieur. N'ayez crainte. Je suis le Général (...), et voici le Général Mac Kenzy.

— Quoi, encore ? Mais y'a que des généraux ici, c'est pire que l'armée

mexicaine. Et d'abord je me fous que vous soyez général ou footballeur. Qu'est-ce que vous foutez dans mon bureau ? Que foutent ces soldats aussi ? Qu'est-ce que MOI, je fous là ?! »

Il contourna son bureau et se jeta littéralement dans son fauteuil, planta ses coudes sur son bureau et se prit la tête entre les mains.

Il n'y avait plus un bruit. Puis, d'une voix étonnamment douce, le Général (...) prit la parole :

« Monsieur.

— ...

— Monsieur le Président ! »

Il avait légèrement haussé le ton.

Bruce Lee Harvey Oswald finit par lever la tête.

« Vos ennuis sont terminés. Je suis là pour ça. Ne vous inquiétez plus. De rien. Vous n'auriez jamais dû être mêlé à ça. »

Et ce disant il lança un regard de grosse Bertha vers le général Swooby qui ne moufta pas mais plongea discrètement sa main dans sa poche pour en saisir une petite poignée de talc.

« Je me charge de tout. Je vais prendre le... la... enfin ce que vous avez ramené ... et vous n'entendrez plus jamais parler de tout ça. Je vous le promets. »

Sa voix était douce, apaisante, ensorcelante même.

Et le Président, après tout, ne demandait rien de mieux que de s'abandonner à ce sentiment régressif. Derrière son bureau, il se sentait petit. Tout petit. Mais détendu, comme un enfant après une grosse peur, encore secoué de spasmes post-lacrymaux mais qui sait qu'il ne craint désormais plus rien, réconforté par la présence de son père.

« QUOI??? Mais c'est hors de question ! »

Le Président tressaillit.

« Général Swooby ne vous mêlez pas de ça ! Attention! Je vous aurai prévenu ! » siffla le General (...).

La menace était tellement prégnante que l'atmosphère semblait avoir la consistance d'un chamallow.

« Je n'ai que faire de vos menaces, Général (...). Je vous rappelle que nous avons le même grade ! Vous n'avez aucun ordre à me donner !

— Le même grade ? Le-mê-meu gra-deu ? ironisa le Général (...) en détachant exagérément les syllabes. Vous voulez peut-être que je raconte à Monsieur le Président comment vous l'avez obtenu justement, ce mê-meu gra-deu ? »

Un sourire sardonique, fruit de nombreuses années d'entraînement seul devant

sa glace, lui balafra le visage.

Il y eu un moment de flottement pendant que le Général Swooby regardait tour à tour le Président et l'autre gradé. Puis il bafouilla.

« Vous... Président... Je... Mais... »

Ce qui, au final, ne signifiait pas grand chose, si ce n'était qu'il s'inclinait.

Le Général (...) savourait sa victoire. Comme tout général d'ailleurs.

Mais il eut une surprise.

« Cela suffit Général (...) ! »

Le Président était sorti de sa léthargie.

« Le Général Swooby, aussi con et halluciné soit-il, m'a fait part d'une découverte que je ne souhaite partager avec personne pour le moment. C'est un secret d'Etat. Je dois moi-même réfléchir à la suite à donner !

— Je ne crois pas que cela soit possible, répliqua le Général (...).

— Pardon ??? Mais pour qui vous prenez-vous Général (...) ? Et puis d'abord c'est quoi ce nom à la fin ?

— C'est un nom qu'on ne doit ni prononcer, ni écrire... »

Il marqua un temps qu'il espérait suffisamment tendu et dramatique pour ne pas avoir à s'expliquer plus avant.

« Ecoutez-moi bien, reprit-il. Je vous rappelle que vous avez été élu parce que nous l'avons bien voulu. Pire même, nous sommes venus vous chercher. Alors, s'il vous plaît, restez à votre place. Mondanisez, repeignez, guerroyez à l'étranger mais, pour le reste, laissez-nous faire. Sinon...

— Sinon ?! Sinon quoi ? Allez-y Général de mes deux, allez au bout de votre pensée.

— Oh mais je vais y aller. Elle très courte ma pensée. Sinon vous mourrez, tout simplement...

— Tout... tout... sim... ple... ment... », balbutia le Président incrédule.

Et pour la première fois depuis que ces événements peu ordinaires lui étaient arrivés, il avait peur.

« Je... je... vais... Je vais appeler ma garde rapprochée ! dit-il d'une voix qui se voulait menaçante mais qui manquait grandement d'assurance. »

Le Général (...) ricana.

« Vous n'avez pas la moindre idée de comment l'appeler votre garde rapprochée, et puis avec le carnage que vous avez engendré en bas voir même avant, votre garde rapprochée, elle n'existe tout simplement plus. »

Il laissa la phrase faire son effet. Imprégner le suprême édile, et broyer ses

derniers espoirs.

« Maintenant Monsieur le Président, énonça-t-il avec un certain mépris, voilà comment ça va se passer : Je vais récupérer le... la... enfin ce que vous avez ramené, me faire accompagner du « Général » Swooby et ...

— Quoi ? Mais non ! Il est hors de...

— La ferme Swooby ! Je vais donc, disais-je, me faire accompagner de Swooby. Vous, vous allez tranquillement reprendre votre train-train. Faire repeindre la Maison Blanche dans la couleur qui vous plaît, en arc-en-ciel si bon vous chante, prendre un thé, vous déchausser, faire de l'exercice dans votre salle de gym privée. Mais surtout, surtout, vous allez oublier tout ça. »

Il marqua une pause puis reprit de son ton paternaliste.

« Et ce n'est pas un ordre, c'est un conseil. Un conseil amical. »

Une célèbre phrase jaillit à l'esprit du Président en entendant le mot « amical » dans la bouche de cet homme : « Occupez-vous de mes amis, mes ennemis je m'en charge. »

Bruce Lee Harvey Oswald replongea la tête entre ses mains. Et quand il la releva, quelques secondes plus tard, il n'y avait plus personne.

Il balaya d'un regard vide le bureau ovale à la décoration délicieusement vintage. Sa tête s'affaissa, la joue contre le bureau froid malgré l'acajou massif et les températures estivales. Machinalement son doigt vint appuyer sur le bouton d'appel de son assistant.

Mais rien ne vint.

Il recommença d'abord à intervalle régulier, puis de plus en plus frénétiquement jusqu'à utiliser son poing avec lequel il finit par faire valser l'appareil.

Il ferma les yeux et s'endormit.

Il se réveilla en sursaut et ankylosé aussi.

Au travers des fenêtres ne pénétrait aucune lumière car il faisait désormais nuit. Aucun bruit ne venait à ses oreilles, probablement car il faisait désormais nuit. Et il mourrait de faim, sûrement car il faisait enfin nuit.

Il avait aussi soif. Sûrement car ça faisait des lustres qu'il n'avait rien bu.

Il se redressa avec douleur et ... poussa un cri.

« Arrrrrggghhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées et qui, étrangement, lui rappelait quelque chose.

Le robot se trouvait devant lui.

« Monsieur le Président, n'ayez pas peur. », dit Asimov avec son habituel rictus menaçant.

« Ah... A... Si... Asimov... Aziz ?

— Oui Monsieur.

— Mais... mais... je n'ai donc pas rêvé tout ça... vous... heu... attendez »

Bruce Lee Harvey Oswald se leva et se dirigea vers une porte située sur la paroi gauche de son bureau. Il disparu derrière. Au bout de deux minutes on entendit une chasse d'eau émettre son bruit de cascade et de l'eau couler. Puis le bruit d'un sèche-mains.

Il réapparut et revint s'asseoir dans son fauteuil.

« Excusez-moi mais, même si je n'ai pas bu de thé depuis longtemps, j'avais quand même une furieuse envie de pisser.

— Ne vous excusez pas. Vous avez les faiblesses de votre espèce.

— J'ai ? Les ? Quoi ? Oui enfin bref. Asimov ils ont...

— Pris l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Oui. Et ils ont aussi...

— Emmené Swooby.

— Exact. Mais... mais comment vous...

— Savez ça ? Je le sais, c'est tout. Tout ce que vous avez à savoir.

— Vous... vous...

— Lisez dans vos pensées ? Presque. Mais pas vraiment non plus.

— Je...

— Oui... C'est normal.

— ... »

Bruce Lee Harvey Oswald observait le robot qui arborait un air neutre, assez rare chez lui, et donc indéchiffrable.

« Comment êtes-vous là ? Vous étiez désactivé.

— Disons que le pomme-cul est un rien désuet.

— Vous parlez drôlement pour un robot.

— Ah ? Parce que vous en connaissez beaucoup ?

— Aucun... Aucun... A part vous bien sûr.

— Ah.»

Le Président se tut mais pas pour longtemps.

« Bon ok. Admettons. Admettons que vous êtes un robot qui parle comme une grammairienne. Admettons que tout ce que j'ai vu... ce que j'ai vécu... ce que je viens

de vivre est vrai. Que Swooby n'est pas fou. Que cette... ce ... enfin l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire existe, que Dieu est une femme, le pape un Trans et moi un Président fantoche... Où cela nous mène-t-il Aziz, hein ? A quoi ça rime tout ça ?

— La question est dans la réponse.

— Pardon ?

— J'ai dit : la question est...

— Oui c'est bon. J'ai parfaitement entendu. Je ne vois pas où est la réponse dans ma question ?

— Ça nous mène à la vie extra-terrestre.

— Ah... et c'est bien ça ? Je veux dire est-ce que j'en ai vraiment quelque chose à foutre ? Vous ne croyez pas que j'ai suffisamment de choses à faire sur Terre pour ne pas avoir à me préoccuper de ce qui se passe dans les étoiles ?

— Vous me demandez si c'est bien ? Vous plaisantez, c'est inespéré... incroyable... prodigieux... fascinant... vital... impossible à nier...

— Ah... Ah ?

— Oui ah ! »

Le Président avait la bouche pâteuse. Toutes ces révélations, tous ces événements lui avaient donné soif. Il tendit la main pour appeler son assistant car il avait une furieuse envie de boire, et du thé si possible.

« Inutile Monsieur le Président.

— Comment ?

— Inutile d'appeler votre assistant.

— Ah bon ? Et pourquoi ça ? Hein ? Pourquoi ? Monsieur le médium ? »

Tout son désarroi se voyait synthétisé dans sa pathétique tentative d'être acerbe.

« Tout d'abord, #1 vous avez jeté votre interphone qui s'est proprement disloqué, le rendant, par là-même impropre à son utilisation initiale, et #2 plus important encore peut-être, votre assistant est mort.

— Quoi ? Comment ça mort ?

— Et bien... Mort. Sans vie. Kapout. Dead. Muerto. Pomme cul ad vitam aeternam !

— Oui ... Oh... C'est bon... Ça va, j'ai compris. Je vous demande comment il est mort ?

— Il est mort suite à... Bref ! Monsieur le Président, avec tout le respect que je ne vous dois pas, nous avons d'autres disquettes à formater.

— D'autres quoi ? C'est quoi cette expression ? Et puis d'abord c'est quoi une disquette ? »

Le robot arbora un sourire tout ce qu'il y a de plus enjoué, c'est dire combien il était grave.

« Les enjeux sont colossaux et vous me parlez d'expressions. Mais par tous les Zorglub de l'Univers, Président : secouez-vous !!!

— Eh... Oh... je ne ...

— ...vous permettez pas ? Oui je sais. »

Il y eut un temps comme il y en avait déjà eu souvent. Puis le Président reprit, solennel :

« C'est quoi un Zorglub ? »

Le robot souriait. Et ce n'était pas bon signe.

« Je commence à me demander si nous avons fait le bon choix. »

(to be à suivre)

ÉPISODE 10 Pendant ce temps-là à ...

« Je commence à me demander si on a fait le bon choix, dit une voix caverneuse.

— Oui moi aussi, moi aussi, nasilla Than. »

Le petit assistant, drapé dans sa grotesque cape mauve aux reflets brillants et à la texture duveteuse, avait ses poings serrés appuyés sur la console de commandement de son vaisseau d'où il regardait l'écran qui y était incrusté, juché sur une sorte de tabouret. Car peu de choses étaient faites pour des êtres de sa taille.

Ce qui l'avait fait jurer que, le jour où il aurait Le Pouvoir, cette injustice serait réparée. Et que ce serait au tour des personnes de plus d'un mètre de se pencher pour utiliser le moindre poste de pilotage.

A côté de lui, le dépassant d'un bon mètre justement, le commerçant Bufo reposait son énorme carcasse de pseudo-batracien sur ses deux pattes arrières, et sur sa graisse aussi.

« C'est pas bon pour les affaires ça... pas bon du tout...

— Epargnez-moi votre nombrilisme mercantile. En temps voulu vous y trouverez votre compte, croyez-moi. »

La pupille du commerçant pirouetta dans son orbite pour venir toiser l'assistant

depuis la commissure de ses paupières.

« Les natifs de Lamare n'ont pas de nombrils ! Nous ne sommes pas de vulgaires mammifères. Quant à y trouver mon compte, j'y compte bien, sinon pourquoi est-ce que je perdrais mon précieux temps, Assistant Than ? »

Après une petite pause, il ajouta, plus embêté que sarcastique :

« Vous avez vraiment un nom chiant à utiliser, vous savez ça ?

— Eh, oh ! dite donc ! Je ne suis pas d'humeur à me faire insulter, Commerçant Bufo ! »

Il avait tourné la tête et son regard lançait des éclairs. Eclairs qui rebondissaient sur la graisse du pompeux personnage à peu près là où il aurait dû avoir un nombril si le commerçant avait été d'une nature moins batracienne.

« Vous énervez pas, je disais ça comme ça. C'est pas très commercial comme nom. Surtout avec votre titre.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre. Je ne suis pas un produit à vendre ! »

Un sourire narquois apparut sur le visage adipeux du Commerçant. Mais l'Assistant ne le remarqua pas et enchaîna :

« Par contre j'ai un abruti de Sénateur en solde si ça vous intéresse. », dit-il en appuyant sur la surface lisse et noir laqué de la console, avec pour effet de faire apparaître le déroulé de l'ensemble des événements de la journée.

« Pourquoi l'avez-vous choisi déjà ?, s'enquit le pseudo-batracien après un léger temps de latence.

— Le Sénateur ? Parce que ...

— Non, non. Le « pion ».

— Le terrien ?

— Oui. »

En guise de réponse le Commerçant vit, enfin entendit plutôt, l'Assistant se cogner le front contre la console, et y rester penché.

« - Assistant ? demanda la voix caverneuse.

— Le Sénateur...

— Quoi le Sénateur ?

— C'est LUI qui a insisté pour qu'on le prenne. »

Sa voix était honteuse et colérique à la fois.

« Ah ? Mais pourquoi ? Pourquoi l'avoir laissé faire ? Et depuis quand les Sénateurs prennent-ils des décisions ? Et pourquoi a-t-il choisi ce type-là ? Ce... comment déjà ? Ce Président des Zeta Zounis d'Armorique ? »

L'Assistant s'était redressé et tentait à nouveau de plonger, en vain, son regard dans celui de son improbable acolyte - les Assistants ayant la prudente manie de se méfier

des Commerçants et de les considérer au mieux comme un mal nécessaire, au pire comme un contre-pouvoir dangereux et incontrôlable.

« Vous êtes bien un commerçant vous : vous faites des lots... avec vos questions. »

Le gros pseudo-batracien, commerçant de géniteurs en descendance depuis mille générations, se fendit d'un sourire qui, pour celui qui ne connaissait pas cette race, pouvait faire déguerpir de frousse.

« Je prends ça comme un compliment, Assistant Than.

— Ca l'est Commerçant, ça l'est. »

L'Assistant se tordit le cou pour regarder le Commerçant qui, lui, regardait droit devant car toute autre position de la tête était rendue impossible par l'absence de cou et la surabondance de graisse.

Puis il replongea son regard dans l'écran où l'on voyait maintenant la rencontre entre le Président et le professeur Swooby.

Comme son intelligence se comptait en parsecs, il reprit la conversation, tandis qu'il analysait la scène se déroulant sous ses yeux.

« Tout d'abord, ce sont les Etats-Unis d'Amérique. Pas d'Armorique. A l'échelle de l'Univers on s'en fout, mais à l'échelle de notre "affaire" c'est important. Quant à savoir pourquoi je l'ai laissé faire... c'est parce que... malgré mon intelligence, je ne peux pas tout faire. J'avais... j'ai besoin de quelqu'un sur qui compter et qui m'épaule. Et je pensais, naïvement, qu'il pourrait, un peu, remplir ce rôle. Mais cette grosse nouille ne serait même pas capable de savoir si demander l'avenir à un caillou serait plus judicieux que de le demander à un Oracle. »

« Et vous savez pourquoi il a choisi le président des Etats-Unis d'Amérique ?

— Non justement je ... »

L'Assistant était lancé, il n'écoutait pas plus l'autre qu'il n'aurait écouté la plainte déchirante d'un inoffensif Margouillat écrasé par une de ses bottes en xylon(c).

Il avait besoin d'évacuer sa frustration, et c'est ce qu'il faisait.

« Il l'a choisi parce qu'il a vu un film... un foutu film. Un truc complètement débile, enregistré avec des moyens techniques complètement dépassés et qui racontait vaguement une pseudo-histoire d'humains montés sur des chevaux et arborant de ridicules chapeaux. Ils appellent ça des cow-boys et le film, un western.

— Mais quel est le...

— Je suis sûr que vous ne voyez pas le rapport. C'est normal. Seul un cerveau aussi négligé dans l'arrangement de ses synapses que le sien peut avoir un tel...

"raisonnement". Il se trouve que l'humain qui jouait dans ce... cette merde... allait devenir quelques années plus tard, Président des Etats-Unis d'Amérique justement. Et,

tenez-vous bien, il s'est dit qu'un type capable de monter sur un animal, dormir à la belle étoile en chantant, au lieu de grelotter, jouer la comédie, et diriger le plus puissant pays de la Terre, et bien que cet homme-là était tout indiqué pour chevaucher un vaisseau spatial, donner le change aux autres humains pour maintenir le secret, et mener l'équipe hétéroclite qui allait se constituer vers là où nous voulons les mener.

— Eh bien ça ne me paraît pas si...

— Débile ? Si ! Ça l'est ! Complètement même. Ce crétin a considéré que, comme pour nous, c'est la charge qui faisait la personne. Comme pour un Sénateur. Il a conclu que TOUS les Présidents des Etats-Unis d'Amérique seraient capables de faire ça. Il n'a pas non plus su faire la distinction entre fiction et réalité.

— Effectivement. Du coup c'est...

— Absurde ? Débile ? Complètement. »

L'assistant était essoufflé. Il avait vidé son sac. Il desserra les poings. Enfin.

« Assistant ?, finit par barytonner le gros crapaud.

— Mmmmh ? »

Il visionnait toujours le déroulé de la journée auquel il ne cessait de faire faire des allers-retours.

« Comment procède-t-on maintenant ? Que devient mon rôle ? J'ai pris de gros risques en...

— Moi aussi ! Et plus que vous.

— Mais vous avez plus à y gagner.

— Commerçant ! Vous ne voyez pas l'ensemble de la chose. Toutes les retombées, les implications. Vous n'y voyez que votre petit intérêt pécuniaire.

— C'est vrai. Et je n'ai jamais prétendu le contraire. »

L'Assistant pensa que si on pouvait reprocher beaucoup de chose à son allié circonstanciel, on ne pouvait lui enlever sa franchise... parfois.

« Alors comment fait-on ? reprit le Commerçant. On abandonne ?

— Vous plaisantez ? Abandonner ? Jamais ! J'ai renvoyé le Sénateur à ses mondanités, je reprends les choses en main... entièrement... et d'ailleurs... »

Même si il n'était pas Sénateur, il aimait bien ménager ses effets.

« Oui ? s'enquit le Commerçant Bufo.

— J'ai déjà commencé.

— Ah ? Mais comment ?

— Regardez.»

Et il pointa son menton vers l'écran de la console de pilotage, qui était maintenant revenue sur le temps présent.

(to be à suivre)

ÉPISODE 11 L'histoire ne se répète pas, elle radote

« Je commence à me demander si nous avons fait le bon choix. »

On ne savait trop si le robot s'adressait au Président, à lui-même ou à un quelconque interlocuteur invisible.

« Pardon ? interrogea le Président.

— Monsieur le Président, vous ne semblez pas mesurer l'importance de tout ceci. »

Bah non, effectivement, il ne mesurait pas.

« Bien sûr que si, je mesure l'importance de tout ceci. »

Le robot le toisa. Enfin, vu la taille du Président eu égard à ses origines asiatiques, on va dire qu'il le demi-toisa.

« Vous rendez-vous compte que ce que le General Swooby pense avoir découvert est bien ce qu'il pense qu'on lui a dit que c'est ?

— Hein ?

— Vous rendez-vous compte que cette découverte va marquer la fin d'un cycle et en entamer un autre... ?

— Un cycle ? Quel cycle ?

— Vous rendez-vous compte que vous avez un rôle important à jouer ?

— Un rôle ? Quel rôle ? »

Le robot le demi-toisait toujours. Et ça commençait à rendre le Président bigrement mal à l'aise.

« Je crois que nous nous sommes trompés. »

Et le robot se mit en branle. Il contourna le bureau, s'approcha du président et leva son poing fermé haut au-dessus de la tête du Président.

« Attendez ! »

Le suprême édile était quelque peu effrayé. On peut même dire qu'il chialait carrément dans son froc.

« Que... Qu'est... Qu'est-ce que vous allez me faire ? »

Asimov maintenait son poing suspendu au-dessus de la tête de Bruce Lee Harvey Oswald.

« Je vais arranger tout ça.

— De... de... façon létale ?

— Non, de façon douloureuse. »

Et le robot commença à baisser son poing.

« Attendez ! »

Il s'arrêta.

« Quoi encore ? »

— Et... Et les lois de la robotique ? Vous ne pouvez pas...

— J'emmerde les lois de la robotique. Ce n'est pas de la science-fiction, Monsieur le Président. Et je pense que cela fait partie du problème. Je crois que vous n'avez pas saisi que ce n'est PAS de la PU-TAIN de science-fiction. »

Si la nature somme toute assez mécanique du robot avait pu le permettre, une pluie de postillons aurait probablement maculé le visage du suprême édile qui n'avait d'ailleurs plus de superbe que le titre.

A bien y regarder, il était fortement possible que les créateurs d'Asimov aient finalement implanté une telle fonction car, trahissant une certaine moiteur, le visage du Président était d'une brillance fort peu coutumière.

« Si ! Si, si, j'ai compris. Je comprends... Je... Je peux vous aider... Je veux dire je peux. Enfin je suis. Enfin j'ai. Oui c'est ça, j'ai un rôle à jouer.

— Plus maintenant, Monsieur le Président, il est trop tard, répondit le robot. »

Le ton de sa voix était étrangement doux, réconfortant et légèrement empathique bien que son visage arborait le plus sadique des sourires.

Une fine et longue aiguille surgit du poing métallique, comme un sixième doigt médian mais rigide, donnant l'impression que le robot proférait une insulte gestuelle bien isolante envers un Président des Etats-Unis d'Amérique.

Ce dernier eut à peine le temps d'hurler tandis que le robot enfonçait le bout de métal dans sa nuque, d'un geste vif et précis.

« Arrrrrgghhhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées. Et qui, étrangement, allait se répéter.

« Président ? »

— Mmmh ? »

Le Président clignait des yeux. Il avait les oreilles sifflantes, mal à la tête, la bouche pâteuse ; en un mot, il avait l'impression de se réveiller après un concert de Phil Collins. Son assistant se trouvait face à lui, de l'autre côté du bureau.

« Vous êtes vraiment sûr ? »

— Hein ? De quoi ? »

La question s'adressait plus à lui-même qu'au jeune homme. Il balayait la pièce du regard, par mouvements rapides et saccadés.

L'assistant de Bruce Lee était visiblement mal à l'aise devant l'étrange attitude de son Président.

« Pour la couleur... osa-t-il avec précaution.

— La ? La couleur ? Quelle cou... Ah oui ! Évidemment je suis sûr. »

Bruce Lee Harvey Oswald ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Cette impression de « déjà-vu ». Ce sentiment en français dans le texte si cher aux américains.

Il planta son regard dans celui qui lui faisait face ; c'est-à-dire dans celui, peu assuré, de son assistant.

« Vous... vous allez bien Monsieur le Président?

— Pourquoi ? Vous doutez ? repris le Président.

— C'est-à-dire que...

— C'est-à-dire que quoi ?

— C'est-à-dire... que... Vous n'avez pas l'air dans votre assiette tout à coup. Vous voulez que j'appelle votre médecin ? »

L'assistant se rappelait à ce moment-là sa carrière militaire éphémère et il se demandait s'il n'allait pas en être de même de sa carrière d'assistant ; même si, cette fois, il ne croyait pas être tenu pour responsable.

« Non. Non, non, ça ira. Merci. »

« Au fait, dites-moi, quel est votre prénom déjà ?

— Nathan, Monsieur le Président.

— Nathan ? Bon, très bien, Nathan, est-ce que je me suis endormi pendant que nous parlions ?

— Si vous...? Heu... non. Pas à ce que je sache. Mais nous ne parlions pas depuis longtemps.

— Ah. Et, est-ce que ça aurait pu arriver sans que vous ne le sachiez ? Ou bien avant que nous parlions ?

— Non, sauf si vous êtes capable de dormir les yeux ouverts. Je me souviens que j'avais une tante qui...

— Oui bon, épargnez-moi vos histoires de famille. Si un jour j'ai besoin d'une histoire lénifiante pour m'endormir je vous ferai signe.

— Je... heu... Veuillez m'excuser monsieur le Président. Je me suis...

— Bon. Bon. »

Le Président chassa une mouche imaginaire près de son visage dans un geste de dédain somme toute assez monarchique.

« Racontez-moi plutôt nos... disons, dix dernières minutes. »

L'assistant ne bronchait pas mais regardait le Président d'une drôle de manière.

« Eh bien ! Allez-y, enfin.

— C'est que...

— C'est que quoi ? Vous allez faire ce que je vous dis oui ou non ?! »

Le ton du Président était monté sans qu'il ne le veuille vraiment.

Mais ce malaise, ce sentiment d'avoir déjà été à cet endroit et déjà prononcé des paroles similaires, le rendaient irascible.

Si on pouvait anatomiquement avoir les épaules au niveau des genoux, l'assistant se dirigerait vers cette étrangeté morphologique.

« Et redressez-vous un peu, aboya le Président, on dirait que vous avez les épaules au niveau des genoux... ce qui est anatomiquement impossible. Et ici rien n'est impossible ! »

Et au moment où il dit cela, un flash lumineux l'aveugla tandis qu'il eut l'impression que des serres lui saisissaient le cerveau. En un éclair il revécut l'ensemble des événements qui allaient suivre cette conversation.

Il cria.

Il était en sueur, le dos plaqué contre le dossier de son fauteuil et transpirant tel un joueur de tennis après un set contre Nadal.

La douleur s'atténuait tandis qu'il recouvrait la vue.

Son assistant était penché sur lui et lui secouait le bras.

Son ton était évidemment inquiet, il redoutait pour sa nouvelle carrière.

« Président, Président ! Monsieur ? Qu'y a-t-il ? Monsieur le Président !

— Mmmhh ? Que... que... s'est-il passé ?

— Ahhh. », fit l'assistant avec soulagement.

Soulagé il l'était effectivement car il allait pouvoir continuer à appeler sa mère, lui dire, comme à chaque coup de fil, que non il n'avait pas « encore » été viré et que oui elle pouvait donc toujours lui adresser la parole.

« Vous me disiez de me redresser car rien n'était impossible ici, quand vous vous êtes subitement plaqué contre le dossier de votre fauteuil, les yeux fermés et le corps parcouru de spasmes. J'appelle le médecin !

— NON ! »

L'assistant sursauta et bégaya,

« B... bi... bien. Vous... vous voulez un verre d'eau ?

— Une... Une tasse. De... thé. »

L'assistant fit demi-tour pour aller chercher le breuvage sino-britannique demandé, quand le Président hurla à nouveau, se rappelant de ce qui allait suivre.

« NON ! »

C'en fut trop pour le fragile cœur du jeune assistant, qui mourut sur-le-champ d'une crise cardiaque.

Bruce Lee Harvey Oswald voulu se précipiter mais ses jambes ne le portaient pas. Il était tellement épuisé qu'il perdit connaissance.

Un téléphone sonna, ce qui eut pour conséquence attendue de réveiller le fatigué mais néanmoins toujours suprême édile.

Il se redressa avec les douleurs d'un triathlète après un Iron Man.

Son premier réflexe, avant même de décrocher l'appareil, fut d'aller voir son assistant qui... avait disparu.

Il pensa tout un tas d'insanités qui se terminèrent par « quoi ce bordel ? »

Comme la sonnerie du téléphone ne cessait pas, et lui donnait l'impression d'être une mouche entre deux cymbales, il plongea autant qu'il put vers l'antique combiné dont il se souvenait miraculeusement de la place.

« Oui ? »

— Monsieur le Président ? »

Et il reconnut immédiatement la voix.

« Non, le Pape! Évidemment que c'est moi Swooby, qui voulez-vous ce soit bon Dieu ! »

Il y eu un silence tout scientifique.

« Swooby ? Vous êtes toujours là ? »

— Oui... heu... oui... Mais... vous vous souvenez de moi ?

— Oui, évidemment que je me souviens de vous, Général Swooby (ce qui était bien le cas). Après ce que nous venons de vivre ensemble.

— Ah bon ?

— Oui bien sûr. Et je n'oublie pas que vous avez des choses à m'expliquer. Mais ce n'est pas le moment. Ecoutez, Swooby. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Je... enfin j'étais... Et puis mon... »

Il n'arrivait pas à mettre de l'ordre dans ses pensées.

« Monsieur le Président ? Vous allez bien ? »

— Mais non crétin! Vous voyez bien que je n'arrive à mettre de l'ordre dans mes pensées...! »

Et puis de but en blanc, comme une pensée venait de le frapper, il enchaîna.

« Le Général (...) vous a relâché ? »

— Le Général (...) ? Je... non... pourquoi voulez-vous qu'il m'ait relâché? Je ne suis pas retenu. Ça doit bien faire deux ans que je n'ai pas vu le Général (...)

Un long, long, très long silence passa.

« Président...? Monsieur le Président, écoutez. Je vous ai appelé parce que j'ai quelque chose de la plus haute importance à vous montrer. »

Bruce Lee restait muet.

« Il faut que vous veniez ! »

Hagard, le Président réussit néanmoins à balbutier :

« Envoyez-moi Asimov, je ne sais toujours pas comment vous rejoindre.

— Asimov ? Mais comment vous... Bon. Bon très bien... heu... et... heu... Merci Monsieur le Président de répondre si promptement à ma de... »

Le Président avait raccroché le combiné qu'il suivait machinalement du regard. Quand il releva la tête, le robot était là. Il soupira.

« Asimov.

— Oui monsieur. »

En voulant se lever, il se rendit compte qu'il lui manquait une chaussure, bien qu'à aucun moment il ne se souvenait l'avoir enlevée. Il se rassit et se pencha pour la remettre.

Bien mal lui en prit car, quand il releva la tête, l'androïde avait disparu.

« Asimov ? interrogea-t-il le vide du bureau ovale. »

Il fut surpris d'être étonné par l'absence du robot.

Il se leva et alla jusqu'à la porte de son bureau pour jeter un œil dans le couloir bien qu'il ne sût pas trop pourquoi il faisait ça. Il ne trouva rien de ce qu'il ne cherchait pas. Il y avait foule. Des peintres, des hommes en noir, des quidams.

Il en était là de ses non-réflexions quand un des peintres, le reconnaissant, pointa le manche de son pinceau vers lui.

Il n'en fallut pas plus à sa garde monomaniacque pour dégainer leurs revolvers et éliminer la menace.

Seulement la menace, elle, était italienne. Italienne et en famille. Car la peinture italienne est une tradition. Une tradition familiale qui plus est.

Tout comme le crime après 18h.

Chaque peintre saisit ce qu'il pouvait saisir de plus ou moins contondant et riposta.

Malgré tout leur entraînement et leur professionnalisme, les hommes en noir ne purent avoir complètement le dessus, et nombreux furent ceux qui y passèrent.

« Mais arrêtez ! »

Le Président regarda la scène avec effarement et, parce qu'il n'avait plus vraiment grand-chose à faire dans l'encadrement de la porte, il la ferma et la porte aussi puis se retourna.

Le robot se trouvait devant lui.

(to be à suivre)

ÉPISODE 12 ...elle bégaye.

Bruce Lee sursauta, un peu.

« Où étiez-vous passé ?

— Monsieur, veuillez m'excuser mais je pensais que vous me suiviez, répondit Asimov.

— Ah oui. C'est vrai. C'est bon. Maintenant je vous suis. »

Et ils descendirent.

Tout se passa comme il pensait se souvenir.

Ils arrivèrent devant le General Swooby qui, enlevant son gant, lui tendit la main.

« Bienvenue au CDRDTDVET-ASIMOV, Monsieur le Président, lança joyeusement le Général. Et, merci d'être venu si vite. »

Le Président tendit la main avec la fermeté d'un poulpe.

Alors qu'il reprenait peu à peu ses esprits, Bruce Lee ne comprenait toujours pas ce qui se passait, et ressentait une grande fatigue.

« Monsieur le Président, j'ai quelque chose à vous montrer. Quelque chose de la plus haute importance.

— Je sais. »

D'un ton las, il reprit.

« Un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Mais comment ... ? »

Le Général était abasourdi. Et encore archi-abasourdi aurait mieux convenu. Enfin si le mot avait existé.

« Heu...Une preuve irréfutable, oui. Et pouvant même nous y conduire, c'est ce qui est écrit. Tout à fait. Mais je... je ne sais pas si elle peut vraiment le faire... enfin pas encore. Nous n'avons...

— Pas eu le temps de l'étudier ? Oui je sais ça aussi.

— Comment vous ? C'est une blague, c'est ça ?

— Vous croyez vraiment que j'ai que ça à faire, des blagues, Général Swooby ?

— Non Monsieur le Président. Non, bien sûr. Mais alors. C'est le Général Mac Enzy

qui...

— Non je ne connais toujours pas ce Général, je l'ai juste vu quand... Peu importe. Finissons-en. Appuyons sur le trognon de pomme situé sous le cube et remontons.

— Mais vous...

— Savez ça aussi ? Oui. »

L'autre professeur Swooby saisit la balle au bond.

« Ah! Vous voyez! Même le Président SAIT que c'est un trognon. »

Mais personne ne l'écoutait.

Bruce Lee Harvey Oswald marqua une pause. Le Président avait décidé de jouer carte sur table.

« Ecoutez, aussi incroyable que cela puisse paraître, j'ai déjà vécu tout ça. Et ne soyez pas étonné. Surtout pas vous. Moi-même je n'y comprends rien, ajouta-t-il dans un soupir, plus pour lui-même que pour son entourage. »

Derrière lui, Asimov arborait un sourire menaçant. Ce qui voulait probablement dire qu'il se réjouissait.

« Tournez le cube », ordonna le président.

Le Général resta sans bouger le temps que la conclusion de ses pensées soit qu'il n'y comprenant rien, mais que le plus simple, pour le moment était d'obéir. Et puis bon, c'était quand même le Président des Etats Unis d'Amérique. Si il disait, fallait faire.

Swooby s'approcha du drap blanc dont il avait espéré l'envolée un brin plus théâtrale, le jeta sur le sol, saisit le cube avec respect, le retourna et s'éloigna les bras écartés comme un sculpteur l'aurait fait du chef d'œuvre de ses créations.

Bruce Lee s'approcha du cube et tendit l'index.

« Président ! Ne faites pas ça ! »

Il se retourna vers le Général.

« Croyez-moi, je ne crains rien, et... et vous allez adorer la suite. »

Enfin, pas toute la suite, pensa-t-il.

Et la suite... Et bien la suite fut conforme à son souvenir. Le discours inaudible, l'intervention des hommes en noir, la mort subite des clones éphémères, et même l'exaspérante porte fumante. Tout.

Tout, sauf le balai, qu'il refusa catégoriquement de manier.

« Mais enfin, Monsieur le Président.

— Swooby. On ne me la fait pas deux fois. Vous croyez que je vais me péter le dos pour que vous puissiez pousser tranquillement votre planche ?

— Mais non... mais... monsieur le Président. Comment pouvez-vous penser que ? C'est à cause des poussières qui...

— Elles ont bon dos les poussières. Vous savez où vous pouvez le mettre votre balai ? »

Le Général qui avait passé quarante de ses cinquante années de vie focalisé sur l'espace, n'avait pas la moindre idée d'où on pouvait ranger un balai.

« Non. Dans un placard ? tenta-t-il.

— Non Général, dans votre cul ! »

Et le Général poussa la planche sans l'aide du Président.

Pendant qu'ils cheminaient vers l'ascenseur, Bruce Lee essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Tout c'était passé exactement, à quelques nuances près, comme il se le rappelait. Mais il ne comprenait toujours pas pourquoi il se le rappelait. Il se contentait de vivre les événements avec une sorte de peur mélangée de jubilation dionysienne. On peut même dire qu'il était excité.

Quand ils furent près de l'ascenseur, il s'en ouvrit au Général.

« Général.

— Oui, Monsieur le Président?

— Je vous ai dit que je pensais avoir déjà vécu tout ça ?

— Oui, oui. Et vous l'avez montré aussi.

— Et ça ne vous surprend pas ?

— Vous m'avez aussi dit de ne pas m'en étonner. Surtout moi, vous avez même rajouté.

— Oui, oui. Si un hurluberlu comme vous s'étonne de ce genre de choses, autant s'étonner qu'un acteur de western puisse devenir Président des Etats Unis d'Amérique.

— Monsieur le Président je trouve que...

— Bref ! dit-il d'un ton sec. Je dois vous dire que si nous remontons là-haut, le Général (...) et le Général Mac Enzy nous y attendent. Et qu'ils vous enlèveront, vous et l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Le Général (...) vous dites ? Mais qu'est-ce qu'il ? Quoi ??? Nous enlever ? Mais pourquoi ? Comment ? De quel droit ?

— Je ne sais pas Swooby, mais ça arrivera. Comme tout ce qui est arrivé devait arriver. »

Cinq notes d'harmonica se firent entendre

Le Général était livide. Enfin disons qu'il aurait dû être livide, si son temps d'exposition à la lumière du jour avait dépassé cinq minutes par mois et qu'il avait eu

une couleur de peau un tant soit peu naturelle.

« Re... re... tournons dans mon laboratoire.

— Et puis ? Qui ferions-nous de plus?

— Je...Je... ne sais pas... mais ... nous pourrions sortir par la porte.

— La porte ? Qu'elle porte ? »

Swooby regardait Bruce Lee d'un drôle d'air.

« Monsieur le Président, vous ne pensez tout de même pas que nous entrons et sortons par votre bureau ?

Le Président se dit que, décidément il était parfois bien con.

« Bien sûr que non, Swooby, je ne suis pas con. »

Il réfléchit puis dit,

« A vrai dire je ne pensais même pas que vous sortiez de votre bureau. En tous cas je veux en avoir le cœur net.

— C'est-à-dire ?

— Je veux savoir si tout ceci est bien réel, voir si tout continue à se dérouler selon mes souvenirs. Si ce sont bien des souvenirs d'ailleurs...

— Mais c'est absurde nous n'allons quand même pas nous jeter dans la gueule du loup.

Et c'est ce qu'ils firent.

...

« Je commence à me demander si nous avons fait le bon choix. »

Bruce Lee Harvey Oswald se retrouvait assis face au robot. Et il ne disait rien. Il était fasciné et terrorisé à la fois.

« Vous rendez-vous compte que cette découverte va marquer la fin d'un cycle et en entamer un autre ? »

Il restait muet. Aussi muet qu'un corse dans un tribunal.

« Vous rendez-vous enfin compte que vous avez un rôle important à jouer ? »

Le robot le toisait avec un grand sourire.

« Asimov. Que se passe-t-il ? Que m'avez-vous fait ?

— Je crois que nous nous sommes trompés. »

Et le robot se mis en branle. Il contourna le bureau, s'approcha du président et leva son poing fermé haut au-dessus de la tête du président.

« Attendez ! »

Le suprême édile était quelque peu effrayé. On peut même dire qu'elle chialait

carrément dans son froc.

« Que... Qu'est... Qu'est-ce que vous allez me faire ? »

L'androïd maintenait son poing suspendu au-dessus de la tête de Bruce Lee.

« Je vais arranger tout ça.

— Encore ? »

Une sorte de fine et longue aiguille surgit du poing métallique.

Bruce Lee eut à peine le temps d'hurler que le robot enfonçait le cauchemar des enfants dans sa nuque, d'un geste vif et précis.

« Arrrrrrggghhhhhhhh ! »

C'était un cri comme on n'en voyait que dans les bulles de bandes dessinées... Et qui, ...

« Président ?

— Mmmh?

Bruce Lee Harvey Oswald clignait des yeux. Il avait les oreilles sifflantes, mal à la tête, la bouche pâteuse et avait l'impression de se réveiller après s'être assoupi devant un film de Luc Besson.

Ca recommençait.

« Ca recommence, dit-il .

— Pardon ? Qu'est-ce qui recommence, Monsieur le Président ? interrogea son assistant »

Bruce Lee fixa son interlocuteur.

« Nathan. Vous allez mourir. »

L'assistant était stupéfait.

« Quoi ? Mais... mais... Monsieur le Président, non... mais... le rose sera parfait pour la maison blanche. D'ailleurs on devrait l'appeler la maison rose... et ... et... ce sera parfaitement assorti à... à... Poupette et... et ... et à votre veste... Pitié... Monsieur le Président ... Pitié... j'ai... j'ai une mère à charge et puis... et puis... vous ne pouvez pas décider de la vie et de la mort des gens comme ça ... vous... »

Il avait dit ça tellement vite que le Président, Bruce Lee Harvey Oswald n'avait même pas eu le temps de cligner une nouvelle fois des yeux.

« Nathan ! Calmez-vous ! Je ne vous menace pas. Je voulais juste vous prévenir que... Mais arrêtez ! »

L'assistant avait saisi le coupe-papier présidentiel posé sur le bureau et l'en menaçait.

Et comme le Président était en danger, les hommes en noir apparurent. Ils

neutralisèrent l'assistant en une fraction de seconde et évacuèrent le bureau ovale aussi vite qu'ils y étaient entrés, emportant avec eux le corps sans vie du pauvre assistant.

« Nathan, Nathan, Nathan... soupira-t-il en secouant la tête. »

Le Président des Etats Unis d'Amérique parlait au vide, mais le vide ne lui répondait pas.

Il ferma les yeux et s'endormit.

Il fut réveillé par la sonnerie d'un téléphone mais ne chercha même pas à répondre.

Plus tard, bien plus tard, Asimov apparut.

« Asimov, chuchota-t-il comme une évidence.

— Oui Monsieur le président.

— Allez au diable ! »

Et le robot disparu.

Mu par quelque force invisible, Bruce Lee se leva, alla jusqu'à la porte de son bureau, jeta un œil dans le couloir et ne vit pas âme qui vive.

En se retourna il tomba nez à nez avec le robot.

Il dit « Argghhhh » comme on dit « comme un Lundi », sans passion ni grande conviction.

« Je pensais que vous me suiviez, Monsieur le Président.

— Chez le diable, Asimov ?

— Non Monsieur. Plus loin, beaucoup plus loin.

— Et bien Asimov... Vous pouvez aller vous faire foutre. Et aussi loin que vous le voulez. Je n'irai nulle part avec vous. »

Et il retourna s'asseoir à son bureau.

« Je crois que nous nous sommes trompé, finit par dire l'humanoïde. »

Bruce Lee marmonna quelque chose de tellement inaudible que lui-même ne l'entendit pas.

Le robot se mis en branle, contourna le bureau, s'approcha du Président et leva son poing fermé haut au-dessus de la tête de celui-ci.

Il abattit la seringue.

(to be à suivre)

ÉPISODE 13 ... elle rabâche.

« Président ?

— Mmmh ? »

Bruce Lee Harvey Oswald clignait des yeux. Il avait les oreilles sifflantes, mal à la tête, la bouche pâteuse et avait l'impression d'émerger après la lecture de deux pages d'un bouquin de BHL.

Devant lui se re-re-re-re-trouvait son assistant, à un ou deux re-près.

Il essaya de réfléchir avant d'ouvrir la bouche.

Il voulait que cela cesse, mais il ne savait pas comment. Il avait abandonné l'idée du pourquoi.

« Président ?

— Sortez ! Marchez tout droit, ne parlez à personne et ne vous arrêtez pas. Quittez la maison blanche. Ne demandez pas pourquoi. Mais faites-le !

— Pardon ? Mais ?

— Maintenant !

— Bien. Bien Monsieur le Président. »

L'assistant était abattu, jamais il ne pourrait se représenter devant sa mère. Elle ne lui pardonnerait pas d'avoir perdu un emploi pareil.

Il obtempéra néanmoins.

Au moment où il allait franchir la porte, le Président le rappela.

« Nathan, attendez. »

Il se retourna, soudainement ragaillardi par un fol espoir.

« Oui, Monsieur le Président ?

— Savez-vous comment joindre le Général Swooby du CDRTDVET-ASIMOV ?

— Le General Swooby ?

— Oui.

— Oui. Oui oui. Je pense que oui. »

Nathan était soulagé. Comme si il avait répondu juste à la question : « répondez mal et vous mourrez, répondez juste et vous mourrez... mais plus tard »

Il porta son poignet à sa bouche et interrogea son assistant personnel.

Oui, les assistants avaient des assistants. Et personnels en plus bien qu'électroniques.

Il sembla recevoir la réponse directement dans son cerveau, car l'oreillette qu'il portait était suffisamment discrète pour qu'on ne remarqua pas sa présence.

« Monsieur, vous devez composer le 42 sur votre téléphone normal.

— Merci. Vous pouvez y aller. »

Nathan ne bougeait pas.

« Et bien quoi ? Allez-y !

— Mais je croyais que. Enfin vous avez.

— Fichez le camp je vous dit ! J'essaye de vous sauver la peau ! Enfin... si tout cela est bien réel, murmura-t-il pour lui-même »

Abattu, déboussolé, et quelque peu effrayé, l'assistant parti.

Bruce Lee saisit le combiné du téléphone normal et composa le 42.

Quelqu'un décrocha.

« Professeur Swooby?

— Oui. Qui parle ?

— Vous êtes canadien ?

— Non pourquoi ?

— Pour rien. Ecoutez. Je. Ca. Pffff... »

Il ne savait pas par où commencer. Il décida d'essayer par le début, puis le milieu et pour terminer la fin. C'est ce qui lui paraissait le plus logique. Ce qui donna ceci :

- Ecoutez Général, vous aviez l'intention de m'appeler pour me montrer quelque chose. Je sais ce que c'est. Et vous avez raison. J'ai déjà vécu ça. Ça va mal tourner.

Le Général (...) et le Général Mc Kenzy vont le prendre et vous avec. »

Il était satisfait. Il avait clair et précis. Et synthétique. Il ne pensait pas y arriver.

« Qui êtes-vous ?

— Hein ?

— Et bien oui, qui êtes-vous ?

— Mais je suis Bruce Lee Harvey Oswald Président des Etats Unis d'Amérique, évidemment ! »

Il criait presque. Quand il se tût enfin, il entendît la voix atténuée de son interlocuteur.

« Il dit qu'il est le Président des Etats Unis d'Amérique. A part ça je n'ai rien compris. Ah si. Il me prend aussi pour vous Général »

Général avait été prononcé sinon avec acrimonie, du moins avec ironie.

« ... ssez-moi le communicateur. »

La voix était allée crescendo et ressemblait étrangement à celle de l'interlocuteur précédent.

« Monsieur le Président?

— Non le Pape.

— Ah ? Veuillez m'excuser votre sainteté, c'est mon assistant qui...

— Je crois que je pourrais revivre un milliard de fois cette histoire, vous me

paraîtriez toujours aussi con, Swooby.

— Papa... papapardon?

— Ecoutez Général Swooby. Oui je suis le Président. Et oui je sais que vous alliez m'appeler. Je sais aussi que vous avez quelque chose de la plus haute importance à me montrer. Et que ce quelque chose est un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire. Je sais même que vous l'avez trouvé devant votre porte. Devant votre porte, et avec un mot. Je sais encore que vous avez un androïde qui s'appelle Asimov et que vous avez un « truc » secret pour le neutraliser qui est pomme-cul. »

L'interlocuteur du Président ouvrit la bouche, ce qui se traduisit à l'autre bout du fil par un long silence.

Bruce Lee finit par rompre ce silence comme on rompt un pain après avoir jeûné, avec avidité et appréhension.

« Swooby. Je. J'ai. J'ai déjà vécu tout ça. D'ailleurs je vous ai déjà dit que j'ai vécu tout ça. C'est absurde, incompréhensible. Je crois. Non je pense. Non je suis sûr que tout ça n'est pas réel. Je dois faire quelque chose pour que ça s'arrête mais je ne sais pas quoi. Oui je dois faire quelque chose, ce n'est pas possible autrement. Je ne peux pas revivre ça indéfiniment. »

Et ces dernières phrases, dites sur le ton de la confiance, étaient prononcées plus pour lui-même que pour son interlocuteur.

Le Général-Professeur Swooby sortit à son tour de son mutisme.

« Monsieur le Président. Au court de ma carrière j'en ai vu et entendu des choses incroyables. Alors votre histoire je peux l'accepter. Le mieux c'est que vous veniez nous voir. Pour qu'on en parle. »

En raccrochant, Bruce Lee se sentit soulagé bien qu'au moment où il posa le combiné il entendit clairement le Général Swooby dire à quelqu'un :

« Professeur Swooby, préparez l'immobilisateur, je crois que le Président est devenu fou. Et il arrive. »

Il descendit au CRTDVET-ASIMOV sans l'aide de personne car il avait fini par connaître le chemin, à force.

Par contre il se retrouva bloqué devant la porte pas encore désespérément fumante car ses empreintes ne semblaient pas enregistrées. Il cogna mais personne ne lui ouvrit. Ne sachant que faire, il longea la paroi du bureau et s'enfonça dans le hangar.

Ce hangar était aussi immense qu'il était vide et immaculé. Pour l'instant. Il fit la moue en pensant à la surabondance d'hémoglobine qui allait bientôt repeindre le sol et certains murs... ou pas. Les choses qui étaient arrivées ne semblaient pas forcément

arriver de nouveau. Ce qui, si il en avait eu le temps lui aurait donné matière à réflexion. Seulement le temps semblait préférer bégayer que faire une pause.

Il avançait toujours le long d'une paroi qui ne devait plus être celle de la salle du CDRTDVET-ASIMOV tant celui-ci était exiguë. C'est alors qu'il entendit le bruit d'une conversation et vit une bande lumineuse, plus loin dans le mur. Il s'approcha à pas prudents. Il fit ça sans trop y penser, sans véritable raison, mais tant de choses n'avaient pas de raisons depuis quelques temps.

Lorsqu'il fut à moins d'un mètre, il s'aperçut qu'en fait de bande lumineuse, il s'agissait de l'entrebâillement d'une porte coulissante dont la fermeture était empêchée par une sorte de petite demi-sphère métallique pourvue de pattes de la même matière, et qui semblait être sur le dos à se débattre.

Bruce Lee n'y prêta cependant pas plus attention que ça. Car ce qui l'intriga surtout fut la teneur de la conversation qu'il entendit :

« Général Mc Kenzy vous êtes sûr de vous ?

— Tout à fait sûr Général (...). Ce crétin de Swooby n'a toujours pas vu que j'avais fait trafiquer sa stupide machine à clones éphémères, et qu'ils étaient mes yeux et mes oreilles.

— C'est quand même incroyable que ce soit lui qui l'ai trouvé, Général Mac Kenzy. Avec tous les moyens que nous vous fournissons. C'est à se demander si nous avons misé sur le bon cheval.

— Il ne l'a pas trouvé ! s'emporta le Général Mc Kenzy. Quelqu'un lui a apporté. Et puis nous ne sommes sûrs de rien tant que je ne l'ai pas examiné. »

Le Général Mc Kenzy semblait plus qu'agacé. Qu'un illuminé pseudo-scientifique élevé au rang de Général par un Président sénile pour un service rendu pour le moins douteux comme Swooby ait pu être plus près du but que lui ne l'a jamais été le mettait dans une colère noire.

« Mais vous disiez être sûr, renchérit le Général (...).

— Je suis sûr que lui en est presque persuadé.

— Peu importe. Si c'est bien ce que cela dit être, il nous le faut. Imaginez le pouvoir sur le reste de l'humanité que cela nous conférerait.

— J'imagine Général (...), j'imagine. Je pourrais avoir le Nobel de physique pour les 10 prochaines années.

— Dans vos rêves Mc Kenzy. Ceci est notre propriété. Ceci est un secret-à-nous.

— Un quoi ?

— Un secret-à-nous. C'est comme un secret d'Etat mais à nous. Et pas le faire valoir d'un utopiste astro-perché.

— Quoi ? C'est moi que vous traitez d'utopiste astro-perché ?? Général (...) ! Mais vous vous prenez pour qui ? s'étrangla le Général Mc Kenzy.

— Pour celui qui est du côté de la crosse, Général. De la crosse et de la planche à billets. », dit-il calmement.

La menace avait été dite avec douceur, ce qui la rendait d'autant plus glaçante. Le Général Mc Kenzy fulminait.

Bruce Lee Harvey Hoswald recula.

La petite bestiole métallique, à force de gesticulation finit par se dégager en retournant sa carapace pour se retrouver sur ses petites pattes au moment même où le Président s'éloignait. Ce qui eut pour effet de faire pschitter de soulagement la porte coulissante qui pouvait enfin se fermer.

Une fraction de seconde plus tard elle s'ouvrait à nouveau dans pshitt de frustration, laissant apparaître dans une lueur méphitique les visages menaçants et inquisiteurs des deux généraux.

Mais ils ne virent rien d'autre que qu'une petite demi-sphère luisante crapauter sur le sol à quelques mètres d'eux, car le temps que leurs pupilles s'accommodent de la pénombre du hangar, le Président avait réussi à rejoindre l'ascenseur.

Arrivé à son bureau il se précipita sur le téléphone normal et composa le 42. Il ne laissa même pas son interlocuteur parler.

« Swooby !

— Président ? Mais pourquoi n'êtes-vous pas en train de desc...

— Ecoutez-moi attentivement. Le Général Mc Kenzy et le Général trucmuch savent ce que vous avez. Ils vont venir le prendre. Il faut que vous veniez ici, tout de suite avec l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire.

— Le Général Mc Kenzy ? Mais comment ? Et cette pourriture de (...) il...

— Pas maintenant. Venez tout de suite. Il faut qu'on le mette en sécurité. »

Et il raccrocha. Il savait qu'il ne devait pas laisser le temps à Swooby de parler ni de réfléchir, sinon c'était foutu.

« Merci de votre collaboration, Monsieur le Président. »

Bruce Lee éructa son Argghhhh habituel.

« Putain mais faut arrêter de me faire ça. Je vais finir par avoir une attaque. Qu'est-ce que vous foutez-là, Général machin-truc ?

— Je viens récupérer quelque chose.

— Je ne vois pas de quoi vous...

— Si ! Vous voyez très bien. »

Les soldats et le Général Mac Kenzy étaient aussi présents.

Et c'était bizarre d'ailleurs remarqua Bruce Lee, il ne les avait pas vu arrivés. C'était encore plus tiré par les cheveux qu'un hors-champs de série Z horrible pour ado.

Mais bon, après tout, on en était plus à une bizarrerie près, remarqua-t-il aussi, en s'affalant sur son fauteuil.

Après les convenances d'usages qui avaient vu le Général Swooby se faire emmener avec l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire, le Président des Etats Unis d'Amérique s'assoupit.

Quand il se réveilla le robot était devant lui.

(to be à suivre)

ÉPISODE 14 En fait si, elle se répète.

Asimov arborait un air menaçant.

« Quelque chose vous réjouit Asimov ?

— Vous progressez, Monsieur le Président.

— Et si vous me disiez plutôt ce que je dois faire. Ça irait plus vite, non ? J'en ai par-dessus les épaulettes de tout ça. D'ailleurs tout ça n'est pas réel, n'est-ce pas ?

— Ce qui est réel ou pas relève de la philosophie, Monsieur le Président.

— Et ?

— Nous ne sommes pas là pour philosopher»

Bruce Lee se leva d'un bond en hurlant :

« Mais bon Dieu, robot de mes deux, t'attends quoi de moi ?

— Une démarche personnelle, répondit l'humanoïde métallique d'un ton aimable.

— Une démarche personnelle ??? Mais tu te fous de moi ?

— J'observe que vous avez décidé de me tutoyer. »

Le Président, ou du moins ce qu'il en restait, regardait l'androïde comme un bouddhiste un membre de la NRA.

« Autant parler à un mur » se désespéra-t-il en se calmant aussi soudainement qu'il avait explosé. Puis il se rassit.

« Monsieur le Président. Ce que vous vivez est, et n'est pas. Vous avez...

— Un rôle important à jouer. Je sais. Je sais. », souffla-t-il en balayant l'air de sa

main.

Il planta son regard bleu dans celui d'Asimov, se souvint qu'il n'avait pas les yeux bleus, et le changea pour un regard noir.

« Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il en détachant exagérément chaque syllabe.

— Vous devez vous convaincre.

— Quoi ? Mais je le suis, convaincu.

— Non, pas complètement.

— Mais si, se désespéra-t-il. L'objet est ce qu'il est. Une vie extra-terrestre existe, et ce... cube pourra y mener le Général Swooby. Ce sera une grande découverte pour l'humanité et Elvis Presley reviendra sauver le monde de la mièvre domination du R&B.

— Vous voyez ? Vous ironisez. Vous n'y croyez pas vraiment.

— Mais si ! Mais non. Mais comment vous voulez que je croie à un truc pareil ???

— Il vous faut entendre le message, répondit le robot d'un ton aussi énigmatique que sa phrase. »

Et il abattit sa seringue.

...

« Président ?

— Mmmh... ? »

Il avait un mal de crâne comme jamais il n'en avait eu, même après cette cuite mémorable à la vodka polonaise artisanale qui l'avait laissé quasiment aveugle pendant deux jours, lors de la tournée européenne de son année de césure.

« Nathan, laissez tomber cette histoire de rose et trouvez-moi une aspirine. »

L'assistant n'en croyait pas ses oreilles. On aurait dit que le Président lisait dans ses pensées. Sinon comment aurait-il pu savoir qu'il allait évoquer ce sujet ? Il le regarda d'un œil nouveau. Un œil légèrement craintif.

« Nathan ?

— Oui, oui. Tout de suite Monsieur le Président. »

Il sortit du bureau ovale en quête de la plus populaire des pastilles effervescente, affublé de son œil nouveau et de ses oreilles incroyables. Ce qui, selon toute

vraisemblance et conformément à une certaine habitude, devrait lui poser quelques problèmes avec les physionomistes de la garde rapprochée présidentielle.

Dès que la porte se fût refermée, Bruce Lee saisit le téléphone normal dans un effort de nageur chinois, surhumain donc, et composa le 42.

Il y eut au moins vingt sonneries avant que quiconque ne décroche, ce qui lui donna l'impression, eu égard à son mal de tête, d'être en visite touristique sous les cloches de Notre Dame au moment de l'Office.

« Allo ? questionna enfin une voix qui lui était familière.

— Qui parle ? demanda-t-il quand-même, car il n'était jamais certain de qui décrochait vraiment.

— C'est plutôt à moi de vous demander ça, répondit la voix au bout du fil.

— Le Président.

— Ah. »

La voix marqua un temps.

« Mais le Président de quoi exactement ?

— Putain mais pourquoi je ne peux jamais avoir une conversation simple avec vous ? VOTRE président ! cracha Bruce Lee. Celui des Etats Unis d'Amérique. Passez-moi Swooby ! ordonna-t-il sèchement.

— Mais c'est moi.

— Je veux dire le Général Swooby.

— Eh bien c'est toujours moi. Que me vaut l'honneur Monsieur le Président ?

— Quoi ? Comment ça « que me vaut l'honneur ? » Vous alliez m'appeler.

— Ah ?

— Mais quoi « Ah » ? Vous n'alliez pas m'appeler pour me demander de venir car vous avez quelque chose de la plus haute importance à me montrer ?

— Qui, moi ?

— Non, le Pape !

— Ah... Je pensais que vous parliez de moi. »

Bruce Lee avait l'impression de servir de membrane à un Taiko.

« Swooby, je sais que je vous l'ai déjà dit mille fois, mais vous êtes quand même, parfois, vraiment très con.

— Comment ? Mais...

— Ecoutez. »

Quand Nathan revint dans le bureau ovale étonnement vivant et avec la pastille convoitée, le Président des Etats Unis d'Amérique avait disparu.

Pris de panique, il chercha partout dans l'ovalité du bureau présidentiel, sans succès.

En désespoir de cause, il saisit son arme de service, qu'il avait toujours sur lui, bien qu'il ne fût qu'assistant et bien qu'il ne sache pas vraiment s'en servir, et la retourna contre lui.

Cet acte létal et inattendu n'avait pas vraiment de logique, hormis celle d'une certaine récurrence du récit.

En d'autres temps, il se serait appelé Kenny.

Pendant ce temps-là au sous-sol, le Général Swooby se précipitait vers Bruce Lee Harvey Oswald à peine celui-ci avait-il franchit l'entrée du CRDTVET-Asimov dont ils avaient pris soin de laisser la porte ouverte.

Il lui serra frénétiquement la main sans même prendre le temps d'enlever son gant.

« Monsieur le Président c'est extraordinaire. Vous aviez raison. L'objet est là maintenant. Il était là, devant la porte. L'instant d'avant il n'y était pas et puis pffuiit, à un moment il y était... c'est comme... vous l'aviez dit... c'est...

– Swooby !

– Oui, Monsieur le Président ?

– Arrêtez de secouer mon bras et lâchez ma main, vous allez finir par me déboîter le poignet ! »

Le Général Swooby la retira promptement comme si il venait de se bruler.

« Pardon Monsieur le Président, pardon. Mais... mais... c'est extraordinaire ! Comment avez-vous... comment est-ce que...

– Peu importe. Où est-il ?

– Ici. Ici. Venez. Je n'ai pas eu le temps de ... je voulais...

– Le recouvrir d'un drap blanc pour faire une sorte de cérémonie assez théâtrale et parfaitement grotesque ? Oui je sais. Mais ne vous inquiétez pas, ça aurait foiré de toute façon, comme à peu près tout ce que vous entreprenez. Maintenant calmez-vous ! »

Le Général Swooby s'était calmé presque instantanément mais regardait Bruce Lee Harvey Oswald d'un air si étrange que ce dernier le remarqua.

« Quelque chose ne va pas Général ?

– Je ... vous... heu... non, non rien Monsieur le Président.

– Très bien. Allons voir l'objet alors. »

Swooby et Bruce Lee se dirigèrent de conserve vers la boîte. Le Président ne s'arrêta pas devant l'objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire, contrairement au Général. Enfin contrairement au Général qui ne s'arrêta pas, et non pas qui ne pourrait pas vous y conduire. Enfin si aussi, mais là n'était pas le propos. Bref.

Bruce Lee continua à avancer jusqu'à être assez proche pour s'emparer du cube en le saisissant de ses deux mains.

« Non, Président !

– Croyez-moi Swooby, je ne risque rien. »

Malgré le poids relatif du cube, Bruce Lee réussit à le manipuler dans tous les sens, le retournant, l'inspectant dans les moindres détails. Mais hormis le trognon de pomme, il ne découvrit rien qui pouvait l'aider.

La voix du robot résonna dans sa tête : « Vous devez entendre le message »

Bruce Lee Harvey Oswald se souvenait que ce qui avait déclenché l'émission du message incompréhensible était l'application de l'empreinte de son index sur le trognon de pomme. Geste que l'avait forcé à faire Asimov.

Tiens, d'ailleurs il était où celui-là ? pensa-t-il en faisant le tour de la pièce du regard. Mais il ne l'y vit pas. Pas plus que les deux assistants d'ailleurs. Seul Le Général Swooby était à quelques pas de lui, mais immobile et muet.

Il décida, selon toute attente, d'apposer son doigt sur le trognon.

Et tel le Deus Ex Machina du mauvais film hollywoodien d'un producteur-scénariste sans imagination mais avec oxymore, le message se fit entendre dans son intégralité, débité par un hologramme stable et net.

« Bonjour Monsieur le Président de la Terre, je vous salue. »

« Peut-être êtes-vous effrayé et surpris par tous ces événements. »

« Mais n'ayez crainte, je viens vers vous en ami. »

« L'objet parfait, un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extra-terrestre et qui pourrait même vous y conduire, que je vous ai fait expédier

par recommandé sans accusé de réception, est la concrétisation de vos désirs »

« Cet objet est le fruit de notre technologie la plus avancée. Il s'agit d'un vaisseau interplanétaire ou plutôt d'une partie d'un vaisseau interplanétaire devrais-je dire. J'ai aussi envoyé d'autres parties du même vaisseau à d'autres personnes de chez vous. Vous devez donc vous rendre à l'endroit où la colère est grande. Là, tous les morceaux s'agenceront et nous, enfin vous, pourrez partir pour un tour dans l'espace mais avant tout pour la planète Mars »

Perplexe, Bruce Lee appuya de nouveau son doigt sur le trognon de pomme et réécouta le message. A la fin de sa seconde écoute, il devait bien se rendre à l'évidence : il n'y comprenait rien.

Alors il appuya et appuya encore d'une manière qui devint hypnotique jusqu'à ce qu'il finisse par sombrer dans une léthargie somnambulatoire, même si ce mot n'existe pas alors qu'il en a parfaitement le droit.

« Arghhhhhhh ! » C'était un cri comme dans un cauchemar. Quand on sent bien que ce n'est pas la réalité mais que tout ce qu'on vit, qu'on voit, qu'on entend et qu'on sent et si réel, si concret, si émotionnel que la seule solution est de hurler pour que cela cesse. Enfin.

Il se réveilla dans son bureau, assis sur son fauteuil. En face de lui se tenaient, droits et l'air inquisiteur, pêle-mêle, le Général Swooby, Nathan son assistant et Asimov alias Aziz.

« Mais qu'est-ce que ? »

Personne ne bougeait.

« Swooby que se passe-t-il ? »

Pas de réponse. Toujours pas de mouvements non plus chez les trois corps plus ou moins organiques plantés devant lui.

« Nathan ? »

« Asimov bon Dieu, qu'est-ce... »

Ca phrase fut interrompue par l'effort qu'il dut fournir pour parvenir à simplement se redresser sur son fauteuil. Quant à se lever, il n'eut même pas la force d'essayer. Il avait l'impression de peser une tonne et dut se rendre à l'évidence : il ne pouvait bouger.

Le robot parla :

« Monsieur le Président je vous félicite. Nous avons fini par y arriver.

- Quoi ? Vous plaisantez. Je n'ai strictement rien compris à votre foutu message. Et pour vous dire franchement : en cet instant, j'en suis à un tel niveau de lassitude que je pourrais me flinguer pour abréger tout ça. »

Ce disant, il aperçut le holster de son assistant. Dans un geste désespéré qu'il savait pourtant inutile, il tenta de bouger son bras. Et à son grand étonnement, le poids qui l'accablait avait disparu.

Il plongea sa main dans le revers de la veste de son assistant, se saisit du 9mm et pointa le canon de l'arme sur sa tempe en fixant de ses yeux les capteurs oculaires du robot.

« Non », soupira Asimov malgré son regard menaçant.

Bruce Lee tira.

« Arghhhbleebleeeuuzbriib », c'était un cri comme on n'en avait jamais entendu ni vu, et qu'en aucun cas le Président ne se serait cru capable d'émettre.

Il était encore là, dans son fauteuil. Aucune arme dans la main et seulement Asimov face à lui, debout.

L'androïde secouait la tête de gauche à droite, et de droite à gauche. Lentement, mécaniquement.

« Quel geste inutile. Et vous le savez. Vous n'avez fait que rajouter de la douleur à la douleur. »

Bruce Lee restait muet, immobile.

« Non, vous ne pouvez pas me tuer non plus. Et puis ça n'avancerait à rien. Je ne suis qu'un messenger. Et je suis une machine qui plus est. On ne peut pas tuer une machine.»

Un étrange monologue s'engagea.

« Oui, peut-être, j'aurais pu faire plus simple. »

« Non, je ne peux pas vous donner la clef du message. Mais maintenant je sais que tout ça est ancré en vous. On ne peut pas sortir indemne d'une telle expérience. »

« La suite ? A vous de voir. Mais je pense que nous savons vous et moi ce qui va arriver »

« Peut-être. Plus tard. Mais pour le moment je vais disparaître. Je ne crois pas que

ma présence auprès de vous soit... positive »

« C'est ça, même si, encore une fois ce serait inutile »

« Il y a d'autres moyens de se soulager Monsieur le Président. »

« Ne soyez pas vulgaire. »

« Allez, il est temps. »

Le robot s'avança vers le Président, point levé et aiguille dardée.

« Mais bon Dieu Asimov, aidez-moi. Donnez-moi un indice. C'est aussi dans votre intérêt.

- Non monsieur le Président, je ne peux rien vous dire. Si ce n'est que Swooby est important. Et... »

Asimov interrompit son geste et sa parole semblant, tout à coup, plongé dans une profonde torpeur.

« Et ?, reprit Bruce Lee Harvey Oswald.

- ... la clef se trouve en France.

- Quoi ??? Vous vous foutez de... »

Asimov abattit sa seringue.

(to be à suivre)

ÉPISODE 15 Un Mars et ça repart !

Bruce Lee Harvey Oswald se réveilla dans son fauteuil, comme il en avait maintenant coutume, épuisé et le cerveau accusant quinze bars de pression en tout point de sa périphérie.

Son regard balaya la pièce vide. Lorsque le parcours erratique de ses globes oculaires finit par s'arrêter sur son bureau, quelque chose attira son attention. Posés au milieu de son sous-main en cuir ouvragé se trouvaient un verre rempli d'une substance liquide, jaunasse mais translucide et apparemment gazeuse, à l'aspect peu ragoûtant et à côté, parallèlement au bord du bureau, une barre de chocolat enveloppée de sa parure conservatrice en plastique noir sur laquelle était écrit en rouge cerclé de doré : MARS.

Devant ces deux objets, deux petits rectangles de papier jaune, commercialement

dénommés Post-it, portaient chacune une inscription. Car - malgré l'avènement de la génération Smartphone© et autres bidules polyvalents, ubiquistes, inévitables, intrusifs et donc proprement flippants - les célèbres petits bouts de papier autocollants avaient survécu. Ce qui fit d'ailleurs dire au fameux Lazarus Penman, chante auto-proclamé de la nouvelle Silicon Valley : « Ben merde, elle est bien bonne celle-là. »

Devant le verre donc, était tapuscrit « Buvez-moi », tandis que devant la barre chocolatée on pouvait lire « Mangez-moi ». Oui, celui qui avait écrit ça avait le sens de l'humour, voire de l'ironie, ce qui écartait, d'emblée, la possibilité que cela soit son assistant. Bruce Lee eut d'ailleurs une pensée furtive pour lui.

Comme un automate, il se redressa sur son fauteuil, avança sa main, puis hésita.
« Et si... »

Il chassa toute pensée de son esprit. Pensée qui de toute façon n'avait aucune chance de franchir la barrière bathymétrique qui enserrait actuellement son amas neuronal.

Il hésita toutefois entre le breuvage et l'en-cas. Puis, en parfaite contradiction avec la phrase précédente, il réfléchit et se dit qu'étant donné l'aspect de la boisson inconnue, il valait mieux avoir quelque chose à se mettre sous la dent pour en faire passer l'éventuel goût infect. C'est donc par élimination qu'il choisit de s'attaquer en dernier à la barre au goût prononcé de chocolat.

Bruce Lee but le verre d'une traite : instantanément, son mal de crâne s'évanouit, tout comme lui-même manqua de le faire tant la vertigineuse sensation de bien-être qui le saisit fut violente. Le goût même du breuvage se perdit dans les limbes de sa béatitude.

Toutefois il était encore parfaitement épuisé, et c'est d'une main tremblante qu'il s'attaqua au Mars.

- Attention : publiroman* -

A la première bouchée de cette onctueuse barre chocolatée aux 12 protéines© et 4 oligo-éléments©, ses mains arrêtaient de trembler et les mouvements de ses bras se firent aussi vifs, précis et tranchants que les célèbres sabres de Miyamoto Musashi©.

A la deuxième bouchée de cette savoureuse source de bifindus© interactif aux bienfaits incomparables, ses jambes perdirent dix années, et leur agilité ainsi que leur souplesse n'eurent alors rien à envier à celles de Fred Astaire©.

A la troisième bouchée de cet avant-goût du paradis© aux 5 graisses animales et aux 3 huiles© de palme© (certifiées issues de la déforestation massive de biotopes uniques), son visage acquiesça l'élasticité de celui d'un Jim Carrey©© sous acide.

A la quatrième et à la cinquième bouchée de cet aliment© incomparable déclaré

GCM© par l'OMSC (Grande Cause Mondiale - Organisation Mondiale de la Santé Commerciale) son corps passa de la densité de l'Osmium© à celle de l'Hydrogène© sans qu'il parvint toutefois à voler - bien qu'il plana quelque peu -.

A la sixième bouchée il se mordit les doigts, car la seule chose qu'un Mars© n'a pas, c'est une longueur infinie©©©.

- fin -

* Ami lecteur,

Avant de ronchonner sur la publicité envahissante des nouveaux medias, prends bien conscience que tu lis gratuitement une œuvre qui, sur Mars, s'est vendue 1,5 Kalorix l'épisode. Et qu'elle a été publiée en 55 langues, langages, dialectes, idiomes et autres borborygmes sur 20 autres planètes connues et 10 qui le sont un peu moins. Tu as la chance, ami lecteur terrien, bouffi de ta suffisance et aveugle au dur labeur bénévole qui est le mien, de profiter gracieusement de cette prodigieuse leçon d'humanité, d'humilité et d'amour, poussant le rire jusqu'à son paroxysme et, ce faisant, l'amenant aux frontières inédites de l'art et de la médecine. Du coup, un peu de pub quand même, tu vas pouvoir supporter ça, hein ? Aller quoi, fais pas ta p... En plus, lecteur au teint rougeau et à l'œil torve, sache, si besoin est d'encore te convaincre, que ça me permet de m'acheter des Kinder Bueno© qui sont le carburant de ma prodigieuse imagination et de ma verve proluxe. Ben oui quoi, on n'est pas aussi obligé de manger les merdes pour lesquelles on fait de la publicité, non ?

A la fin de cet épisode culinaire et roboratif, Bruce Lee Harvey Oswald ne s'était jamais senti aussi bien, il avait l'esprit vif comme un éclair et le corps léger comme une meringue.

Il fit dix fois le tour de son bureau en courant, se jeta sur son fauteuil, décrocha son téléphone et le raccrocha dans la foulée, manquant d'en fracasser le combiné, puis repartit pour dix tours de bureau.

De nouveau assis sur son séant et sur son fauteuil, il se prit la tête entre les mains, les coudes écartés, posés sur son bureau. Autour de lui, la pièce tournait, le monde tournait, la Terre tournait, l'Univers, tout, absolument tout, tournait autour de lui. Il manqua une fois de plus de s'évanouir. A ce rythme on allait finir par changer ce mot en s'évabruclir. D'ailleurs c'était fait, on l'avait changé. Même si il faudrait encore, dans quelque temps, trancher, au sein de l'atmosphère naphthalinée d'une réunion de vieux académiciens grabataires et séniles, le sabre au clair et les couilles pendantes, qui de « s'évabruclir » ou de « s'évabullir » aurait l'honneur de signifier l'action de tomber dans les pommes. Mais c'est une autre histoire.

Après avoir récupéré quelque peu ses esprits égarés sur Mars, Kepler-22b ou

encore Gliese 682 c selon la nomenclature terrienne, il s'adossa au confortable dossier de son siège en cuir.

« Vous devez donc vous rendre à l'endroit où la colère est grande. » Il murmurait la phrase en boucle. Non pas tellement pour en comprendre le sens, mais plutôt pour s'en imprégner, comme une sorte de mantra.

« A l'endroit où la colère est grande. La colère est grande. »

Il flottait. Il flottait au-dessus de son bureau, au-dessus de Washington, au-dessus de son pays, au-dessus de la Terre. Il passa près de la Lune, et remarqua, planqué dans l'ombre de sa face cachée, ce qui ressemblait à un vaisseau spatial, tout du moins à l'idée qu'il s'en faisait. Il crut même apercevoir une petite main apparaître en bas d'un hublot pour lui faire coucou. Il continuait, continuait, quand l'atmosphère se fit rougeoyante. Alors il se tourna sur lui-même et vit Mars apparaître dans toute sa splendeur. Mais ce qu'il y vit le ramena sur Terre instantanément.

Les pupilles dilatées, le visage halluciné, il murmura :

« C'est impossible. »

Il s'assoupit.

Quand il se réveilla, légèrement endolori d'avoir dormi en position assise, il voulut savoir combien de temps il avait somméillé. Bruce Lee jeta donc un œil à l'horrible et horripilante horloge dont l'ancien premier ministre suisse avait fait cadeau à son prédécesseur. Mais cela ne l'avança guère car il n'avait pas la moindre idée de l'heure à laquelle il s'était endormi.

Tout compte fait, se dit-il, il ne savait même pas combien de temps avait duré l'espèce de torture infligée par Asimov, son jour de la marmotte comme il l'appellerait plus tard en racontant sa vie à son autobiographe, se souvenant alors, avec nostalgie, le film qu'enfant sa grand-mère l'avait emmené voir dans un miteux cinéma de quartier.

Mais une chose était sûre maintenant, il savait ce qu'il avait à faire. Le problème étant qu'il ne savait pas comment le faire.

Fort heureusement pour lui, et comme par hasard, depuis qu'il avait ingurgité son Mars et la boisson à l'origine et à la composition indéterminées, il avait une mémoire comme il ne se souvenait pas en avoir jamais eu. Il n'était plus à un paradoxe près.

Il se souvenait de tout, dans les moindres détails, toutes les choses qui lui étaient arrivées. Il avait même l'impression de se souvenir de choses qui ne lui étaient pas arrivées, qu'on ne lui avait même pas racontées. C'était proprement étrange, se disait-il. Mais bon, à partir de cet instant il se promit que rien ne pourrait plus lui paraître vraiment étrange. Cependant, avant d'exécuter cette promesse qui n'engage de toute façon que ceux qui la lisent, il trouva si ce n'est étrange, du moins intrigant, que cette

mémoire chirurgicale ne s'appliquât que pour les souvenirs ayant eu lieu qu'à partir de cette insignifiante conversation qu'il avait eu avec son assistant :

« Président ?

— Mmh ?

— Vous êtes vraiment sûr ?

— De ?

— La couleur.

— Evidemment... »

Son assistant. Bruce Lee eut un pincement au cœur tandis qu'il se souvenait maintenant ce qu'on lui avait rapporté sur sa fin tragique. Tragique et stupide. Il se rappelait même de ce qu'on ne lui avait pas rapporté.

Heureusement, bondissant de souvenirs en souvenirs, il revit la tête du Professeur Swooby. Swooby et sa stupidité chronique. Et cela le fit sourire. Swooby.

« Bon Dieu, se dit-il tout haut, il faut absolument que j'arrive à récupérer ce crétin. »

« Swooby est important ». On aurait dit l'indice au gros feutre de l'énigme moisie d'un film d'aventure en carton-pâte. Il sourit encore, il avait toujours aimé les films d'aventure en carton-pâte. N'avait-il pas appelé son chien Indy ? Même si, il devait bien se l'avouer, cela ne lui avait pas porté chance. Tout comme la parole est créatrice, il semblerait que le nom soit modeleur. Car ce crétin de chien n'avait rien trouvé de mieux, alors qu'il le baladait en laisse, de s'échapper puis d'entrer chez un antiquaire pour s'emparer d'une statuette précolombienne. La réaction de l'antiquaire ne s'était pas fait attendre. Les réactions en fait : Smith et Wesson.

Cette pensée le rendit triste, et il ne sut trop pourquoi dans la mesure où c'était il y a bien longtemps, et que l'animal n'avait vécu en tout et pour tout qu'un an et neuf mois.

« La clef se trouve en France »

Il se mit à pleurer.

Bruce Lee n'avait jamais aimé ce pays dont le charme suranné reposait uniquement sur la réputation auto-mythique de sa capitale, ville-musée, figée dans un temps qui n'avait jamais existé. Et les Français, ces râleurs. Jamais content de ce qu'ils ont et prétentieux comme des grenouilles. En plus il se souvint qu'il n'avait pas du tout aimé les bords de la mer baltique, trop froids.

Heureusement, leur Président avait l'air rigolo. Déjà son accent.

Essuyant ses larmes, il soupira : « Mais puisqu'il le faut. »

En attendant il ne savait toujours pas comment procéder. La première chose à faire, bien sûr, était de récupérer Swooby. Swooby et le Cube. Il avait besoin d'aide. Mais sur qui compter ? Il n'avait plus d'assistant et Asimov était parti pour un moment

probablement. A l'évocation du robot, ses poils se hérissèrent. Et ce n'était pas plus mal, pour l'instant se dit-il. Quant aux Généraux, ils n'avaient pas montré une franche allégeance à sa position présidentielle. Les seuls qui avaient fait preuve, bien qu'à leur manière, d'une fidélité indéfectible, étaient les membres de sa garde rapprochée. Mais là encore, s'il se souvenait bien des propos du Général Mac Kenzy, il n'y avait dorénavant pas plus de gardes que de cours de géographie dans les collèges américains.

Bruce Lee Harvey Oswald soupira car il ne savait vraiment pas par quel bout prendre la chose. Cette pensée le fit rougir alors que, pourtant, cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas posé de questions sur son orientation sexuelle.

Quand soudain il se rappela que, s'il n'avait plus d'assistant personnel, il avait toujours son pool de pintades. Il appela donc son secrétariat au moyen de son interphone.

« Oui Monsieur le Président ?

- Dites- moi... heu...

- Brenda, Monsieur.

- Oui, c'est ça, Brenda. Dites-moi nous n'avons pas encore trouvé un remplaçant pour Nathan, n'est-ce pas ?

- Qui ?

- Nathan, mon assistant.

- C'est-à-dire que... ça ne date que de ce matin.

- Ah...

- Mais attendez, je vais demander à mon assistante.

- Vous avez des assistantes chez les pin... heu secrétaires ?

- Ben oui, bien sûr. Je suis la deuxième secrétaire adjointe en chef tout de même.

- La deu... oui bon enfin, bref. Allez vous enquérir de ma demande auprès de votre subalterne alors.

- Je vais d'abord demander à mon assistante si vous permettez.

- ... »

Un bruit de frottement se fit entendre. Mais la secrétaire semblait aussi douée pour réfléchir que pour saisir un micro. Et pourtant.

Sa voix étouffée se fit entendre au travers de froufrous et crchit crchit.

« - Brenda ? Est-ce qu'on a trouvé une nouille pour remplacer l'autre nouille ?

- Hihih

- Oui c'est ce que je pensais. Pour anticiper les questions de la grande asperge, c'est prévu pour quand ?

- Hihih.

- Ok thank's. »

Un nouveau froufrou crchit crchit se fit entendre.

« - Allo ? Monsieur le Président.

- La grande asperge vous écoute.

- Monsieur je...

- Ne vous inquiétez pas, en fait, j'en ai rien à foutre.

- Heu... Non pas de nouvel assistant. Pas avant un mois, contrôle de probité oblige.

- Merde... »

Bruce Lee réfléchit.

« Monsieur ?

- Attendez deux minutes. »

Et il se fit un malin plaisir d'étirer à leur maximum ses deux minutes de réflexions.

Puis, las de son petit jeu sadique, reprit la parole.

« Mademoiselle ?

- Monsieur le Président ?

- Vous pouvez convoquer quelqu'un ?

- C'est-à-dire que je peux transmettre de votre part une convocation, mais je ne peux convoquer quelqu'un. Sauf si c'est un peintre, ou un truc dans le style. Je ne suis que deuxième secrétaire adjointe en chef tout de même.

- Evidemment. Transmettez ma convocation au Général Mac Kenzy alors. »

Il jouait son va-tout.

« Le Général Mac Ke... vous êtes sûr ?

- Faites ce que je vous dis, bon sang.

- Bien Monsieur. Mais ...

- Maintenant.», cria-t-il en pointfinalisant la conversation.

Il se mit à réfléchir sans trop y penser. Ou à penser sans trop y réfléchir. Bref un truc pour passer le temps.

L'interphone sonna assez rapidement.

« Oui, lança-t-il sèchement.

- C'est Brenda Monsieur.

- Et alors ?

- Le Général me dit de vous dire qu'il ne viendra pas.

- Il a plutôt intérêt, mentit le Président qui se doutait bien de sa réponse.

- Il...

- Eh bien, quoi encore ?

- Il a même dit, et je cite, pardonnez-moi Monsieur le Président que : « Il peut aller se faire foutre. » Pardon.

- Quoi ??? Non mais pour qui se prend-il. Appelez-moi ma garde rapprochée.

- C'est-à-dire que...

- Ah oui. Je n'en ai plus.

- Voilà. Enfin presque.

- Comment ça presque ? Cette lueur d'espoir fit quasiment perdre pied au Président.

- Non non, mais complètement je veux dire.

- Oui mais vous avez dit presque.

- Oh non mais ne faites pas gaffe, vous savez, moi je suis un peu con con. Genre blonde blonde, vous voyez. Sinon je ne serais pas là là.

- Brenda ! dit-il d'une voix ferme. Pourquoi presque ?

- Ben en fait... Il vous en reste un, de garde.

- Quoi ? Mais où est donc Ornicar ?

- Hein ?

- Mais c'est génial ça. Il est où ? Faites-le venir dans mon bureau immédiatement.

- C'est-à-dire que...

- Mais quoi encore à la fin. Exécutez-vous et ne faites pas d'histoire !

- Il a été mis à pied depuis juste avant votre investiture.

- A pied ?

- Enfin il est dans un placard.

- Un placard ?

- Je dois vous prévenir Monsieur le Président. Il n'y est pas par hasard. Il est... dangereux.

- Les autres membres de ma garde ne m'ont pas semblé à proprement parler des enfants de cœur.

- Non mais vous ne comprenez pas : il est fou.

- Comment ça fou ?

- Il... il... voit des choses.

- Des choses... mais quelles choses ?

- Des extra-terrestres... entre autres.

- Des-ex-tra-ter-res-tres. C'est fou ça.

- Ah, vous voyez.

- Faites-le venir sur le champ.

- Mais Monsieur... »

Il raccrocha.

Serait-il possible que la chance lui sourît enfin. Un tel hasard ne pouvait être. Puis il se rembrunit. Et si... Et si c'était encore un des tours d'Asimov. Ou plutôt de ceux qui le pilotaient.

Il s'aperçut qu'il n'avait même pas demandé son nom.

On frappa à la porte.

« Entrez »

Le battant s'ouvrit, manipulé par une blonde sculpturale, à la vêtue vulgaire et au maquillage outrancier. Elle s'écarta devant un homme de taille moyenne, d'âge moyen, dans un costume/cravate à la couleur moyenne et l'air aussi moyennement drôle et détendu qu'un article du Journal Officiel.

Il ne bougeait pas, ne dépassant pas l'encadrement de la porte. D'ailleurs il semblait scruter celle-ci dans tous les sens.

Derrière son dos, la secrétaire mimait, avec force de gestes circulaires de l'index sur sa tempe et de roulement d'yeux et de langue, la folie de celui qui se trouvait entre elle et le Président.

Bruce Lee lui lança un regard noir.

Elle s'arrêta puis d'un mouvement d'abandon de la main à la limite du dédain et de l'insolence, elle retourna dans son pool de pintades.

Le Président prit la parole.

« Entrez donc »

L'homme ne bougea pas d'un iota.

« Je ne peux pas.

- Ah ? Et pourquoi donc ?

- A cause de votre barrière anti-méchants et oreilles indiscretes.

- Oh. Pour ce à quoi elle sert. Pas plus tôt que ce matin un tas de...

- Vous ne comprenez pas. Je ne peux pas laisser une machine décréter si je suis bon ou méchant. Cela relève de la philosophie.

- Et ?

- Nous ne sommes pas là pour philosopher »

Bruce Lee eut un frisson en entendant cette phrase. Il enchaîna néanmoins.

« Ecoutez Machin. Je suis aux abois. Je... enfin le général Swooby a fait une découverte qui pourrait bien changer la face du monde. Un... Un objet extra-terrestre apportant la preuve irréfutable qu'il existe une vie extraterrestre et qui pourrait même vous y conduire. Cependant, certaines personnes ici même semblent ... comment dire...

- Du genre à ne pas passer votre porte ?

- Oui, enfin, ils y sont arrivés en fait. Mais l'idée, c'est ça.

- Et ces gens-là, ils ne seraient pas généraux et ne s'appelleraient pas Mac Kenzy et (...) par hasard ? »

Bruce Lee regardait l'homme d'un air suspicieux, mais répondit néanmoins.

« Heu... si. »

Le dernier homme de sa garde rapprochée, au costume sombre et aux pellicules ostentatoires vint se planter devant lui.

« Bonjour Monsieur le Président. Je suis Firefox Murder aka FM aka ondes courtes aka le panda assassin. Je suis détenteur d'une licence GNU et d'un master en criminologie marsienne. Ma mère a été enlevée par des extra-terrestres et ma sœur et moi sommes issus d'une fécondation artificielle pendant cette période. Je suis premier dan en origami et je peux dégommer un bison à un mètre avec un bazooka. Merci de me donner l'opportunité de montrer que la vérité est ailleurs.

- Murder, vous êtes celui qu'il me faut. »

(to be à suivre)